

vendredi 15 mars 1940
dix-neuvième année, n° 51publication hebdomadaire
un an : 75 frs; six mois : 40 frs
Le numéro : 2 frs

La revue catholique des idées et des faits

UT SINT UNUM!

FOUDÉE LE 25 MARS 1921
sous les auspices du
CARDINAL MERCIER

Directeur : L'ABBÉ R.-G. VAN DEN HOUT

SOMMAIRE

Raisons et portée de l'arrangement russo-finlandais
Introduction à l'urbanisme
L'Angleterre et les neutres
En quelques lignes...
Aux sources de l'antagonisme germano-occidental
L'hymne à l'Italie
Le dernier roman de Duhamel

François MARET
Marcel SCHMITZ
Général FULLER

Roger de CRAON-POUSSY
Comte Gonzague de REYNOLD
Jean VALSCHAERTS

Bruxelles, 57, rue Royale

Tél. 17, 30, 50

Compte-chèques postal 489, 16

Transports Maritimes et Terrestres

A. Natural, Le Coultre & C^o

(BELGIQUE)

Société anonyme

ANVERS, 4, Quai Van Meteren

Siège social : ANVERS

TÉLÉGRAMMES : « NATURAL » Codes Bentley's

A. B. O. — 5^e Edition — Bo8

TÉLÉPHONES : Numéro d'appel : 219.80 (8 lignes).

Transports à forfaits

pour toutes destinations

Connaissances terrestres délivrées sur demande.

Agente en douane. Commissionnaires-Expéditeurs.

ENTREPOSAGE ET MANUTENTION.

Transbordement de COILS LOURDS et de MATÉRIEL ROULANT

EMBALLAGES COLONIAUX ET D'EXPORTATION

Importation et Exportation maritime

via ANVERS et les ports français MARSEILLE, SÈTE, BORDEAUX, LE HAVRE, ROUEN, etc.

de et vers les BALKANS

par chemin de fer via la FRANCE, SUISSE et l'ITALIE

Trafic Franco-Belge

par Fer, Auto-camion et Bateau-moteur

Affrètements fluviaux et maritimes

Tailleur - 1^{er} Ordre

DUPAIX

RUE DE LA TRIBUNE, 7, BRUXELLES

(Près du Sénat)

Spécialité de
Costumes, Habits et Habits de Cour

Établissements P. COLLEYE, s. a.

GRANDE DÉCORATION
SCULPTURE-STAFF
AMEUBLEMENT
TRANSFORMATIONS

Tél. 11.89.75

18, RUE DES DRAPERS
BRUXELLES

A chacun son chocolat.

MARTOUGIN

est celui des vrais amateurs.

N'écoutez pas ce que les concurrents racontent.
LA MACHINE A COUDRE

SINGER sera toujours
la meilleure

FACILITÉS DE PAIEMENT

La Compagnie **SINGER** assure le travail à 1.000 Placiers,
Employés et Ouvriers, uniquement BELGES

Plus D'UN MILLION DE machines à coudre **SINGER**
en activité en Belgique

Nos anciens clients peuvent s'adresser dans tous nos Magasins
et à tous nos Représentants pour l'obtention d'un **BON** pour la
réparation gratuite de leur machine à coudre **SINGER** de famille.

SIÈGE SOCIAL : rue des Fripiers, 31, Bruxelles.

Fournisseurs brevetés de la Cour.

Succursales, dépôts et Agents dans toutes les villes du pays.



Société Belge de l'Azote

et des Produits Chimiques du Marly

Société Anonyme au capital de 211.050.000 francs

à **RENORY-OUGRÉE** (Belgique)

Usines à Renory-Ougrée et à Neder-over-Heembeek (Marly)

**Produits chimiques
organiques.**

Méthanol.
Méthylène Régle pour dénatura-
tion.
Formol.
Hexaméthylènetétramine phar-
maceutique et technique.
Trioxyméthylène.
—
Alcool éthylique.
Acétone B. G. S.
Ether sulfurique.
Ether dichloré.
Dichloréthane.
Glycol.
Antigel S. B. A.

**Matières plastiques.
Azolone — Urazone.**

Résines et vernis synthétiques.
Poudres à mouler.

**Produits chimiques
minéraux.**

Ammoniac anhydre.
Alcali volatil, commercial et chi-
miquement pur.
Acide nitrique toutes concentra-
tions.
Nitrates d'ammoniaque et de
soude pour explosifs.
Nitrate de potasse.
Chlorure ammoniac salmiac).
Anhydride sulfureux.

Engrais azotés.

Ammoniacaux, nitriques, mixtes
et composés.
Cyanamide S. B. E.

Insecticides et fongicides.

Appareils de pulvérisation.

POUR LA COUTURE
N'EMPLOYEZ QUE

LA SOIE A COUDRE
CORDONNET POUR BOUTONNIÈRE

” **Au Baton** ”

OU

LES SIMILI-SOIES

” **La Bella** ”

ET ” **Opera** ”

2 fils

CE SONT LES MEILLEURES

POUR REPRISER

La Nouvelle

ET

” **Sepco** ”

LAINES MAMY

CE SONT DES PRODUITS S. E. P.

Fabrication belge En vente dans toutes les merceries

MAZOUT



Le meilleur combustible pour votre

CHAUFFAGE CENTRAL

Qualité, Service, Conseils techniques

TOUT EST DE PREMIER ORDRE CHEZ :

BELGIAN GULF OIL C^Y S^{TE} A^{ME}, 99, avenue de France, Anvers

PHENIX WORKS

Soc. Anon.

FLEMALLE-HAUTE (Belgique)

TOLES GALVANISÉES ONDULÉES POUR TOITURES
TOLES GALVANISÉES PLANES, TOLES PLOMBÉES,
FEUILLARDS GALVANISÉS.
CHÉNEAUX, GOUTTIÈRES, TUYAUX DE DESOENTE
ARTICLES DE MÉNAGE GALVANISÉS.
ARTICLES DE MÉNAGE ÉMAILLÉS.

S.A. H. & O. DE CRAENE

WAEREGHEM (Belgique)

Céruse par procédé hollandais
Blanc de Zinc — Minium de plomb
Litharge — Mine-orange

Couleurs - Vernis - Emaux

Établissements
M. DELVIGNE

Bureaux et Magasins : 38 à 42, rue Dewez, NAMUR
Usine : Saint-Marc (Namur)
Téléphone : 302 ADR. TÉLÉGR. : Delvigne 302 Namur

Vernis gras et synthétiques -
Vernis à l'alcool - Émaux gras
et synthétiques - Standolie à
l'huile de lin, à l'huile de Bois de
Chine - Couleurs broyées et pré-
parées - Siccatis - Gommés
ester - Copal ester - Antirouille
Linoléates, Résinates - Émail :
LUXOR - BLANC AMÉRICAIN
Hydrofuge

LA CERUSITE blanc spécial, solidité
de la céruse, spécial pour extérieur, résiste
à l'air salin.

LUXORINE : Couleurs à l'eau lavables
Seul fabricant de l'émail « LUXOR »

SOCIÉTÉ ANONYME DES ATELIERS DE CONSTRUCTION
ET DE GALVANISATION

SAUBLEINS

20, rue Wattelar, à JUMET Téléph. Charleroi 509.94

Tôles galvanisées, planes ou ondulées, droites ou cintrées. —
Toitures en tôles ondulées, droites ou cintrées. — Chéneaux,
gouttières, tuyaux de descente et tous les accessoires de toitures.
— Clôtures en tôles ondulées galvanisées. — Garage pour vélos.
Constructions métalliques. — Charpentes en fer.
Chaudronnerie en fer et en cuivre. réservoirs.
Tuyaux pour charbonnages (canars). Tuyauteries en toles
galvanisées.
GALVANISATION à façon de petites et grosses pièces.
GALVANISATION RICHE A CHAUD

SOCIÉTÉ ANONYME **de Produits Galvanisés
et de Constructions Métalliques**

Ancienne firme J.-F JOWA, fondée en 1851, LIÈGE

Bâtiments coloniaux en tôle ondulée galvanisée
Spécialité de toitures pour Eglises,
Missions, Bâtiments d'administration
ENVOI DE L'ALBUM ILLUSTRÉ SUR DEMANDE
Tôles galvanisées planes. — Tôles galvanisées ondulées
pour toitures, planchers, parois, tabliers de ponts, etc.
Fers marchands et feuillards galvanisés.
Réservoirs galvanisés.

REMISE A NEUF DES FAÇADES

par le

SILEXORE L. M. de Paris

Peinture ateste inaltérable sur ciment sans brûlage
Protège les murs contre les intempéries. — Résiste à l'air
salin. — Applique ion facile et économique.

Distributeur général pour
la Belgique

LES FILS LEVY FINGER

82-84, rue Edm. Tollenaere
BRUXELLES

Agent général pour le Hainaut
S. A.

Etabliss. FIDÈLE MAHIEU

86, aven. de Philippeville
MAROINELLE

NOMBREUX DÉPOSITAIRES

Demandez-nous le moyen d'obtenir gratuitement
le Manuel de la Décoration Plastique dans l'Art Moderne.

Clouterie & Tréfilerie des Flandres, s.a.

Gendbrugge-lez-Gand (Belgique)

Fils de fer et acier clairs, recuits, galvanisés, étamés, cuivrés,
pointes de Paris, clous de chaussure, crampons, rivets, boulons,
articles de boulonnerie à chaud, à froid; fil barbelé, treillis,
torons, grillages, feuillard, tous articles en fil de fer, toiles
pour moustiquaires.

Trellarmé, treillis soudé pour béton armé et pour routes.

Adresse télégraphique : Clouterie Gendbrugge.

Téléphone : 174.40 (5 lignes).

Compte chèque postal : 9841.

Registre Com. Gand : 283.

ENTREPRISES GÉNÉRALES DE TRAVAUX

Maurice Lemaine

Maison fondée en 1876

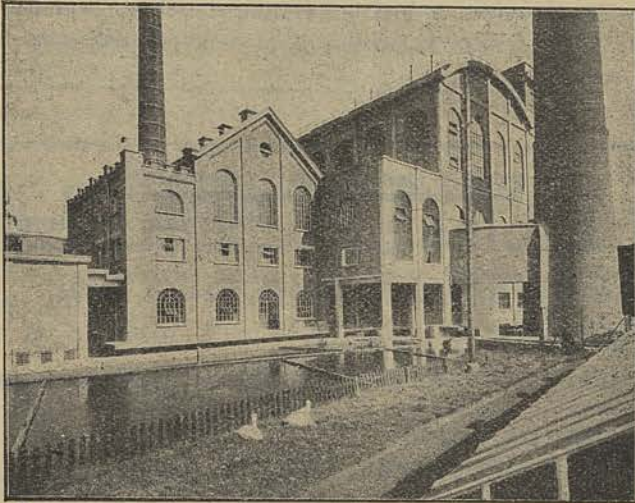
Toutes constructions :

Béton armé — Maçonneries — Parachèvement
Travaux Industriels — Habitations — Sillos à fourrages

**Abris en béton armé
contre gaz et bombardements**

ÉTUDES ET DEVIS SUR DEMANDE

130-132, avenue de Schaerbeek, VILVORDE — Tél. 51.02.43



Papeteries de Saventhem — 1938-1839
Chaufferie centrale électrique - cheminée de 64 mètres
Cabines pour transformateurs

LES PRODUITS REFRACTAIRES DE GAND E. J. DE MEYER

ALLÉE VERTE, 120, à GAND

Téléphone : 11928.

Compte ch. post. : 205030

Usine de Briques et Pierres Réfractaires de toutes formes et dimensions pour toutes les industries, pour tous les usages. Spécialité de Briques Réfractaires à haute teneur d'Alumine.
Prix sur demande.

Appareils Sanitaires EN GROS

R. Van Marcke

Place du Casino, 7, Courtral

Pompes électriques. — Tuyauteries.
Métaux
et tous accessoires pour installations sanitaires.
Multiples références.

La Société Anonyme

des Ateliers de Construction de JAMBES-NAMUR

(Anciens Établissements Th. Finet)

à JAMBES-NAMUR

A MIS AU POINT :

Un abri individuel résistant et économique

Un abri collectif avec sas à air

Des dispositifs pour renforcement des planchers de caves

PRIX SANS ENGAGEMENT

S. A. G. DUMONT & Frères

Usines à Plomb et à Zinc

— à SCLAIGNEAUX —

SCLAYN (Province de Namur, Belgique).

Adresse télégraphique :

Dumfrer Sclaigneaux Belgique. Téléphone — Andenne 14 (quatre lignes)

ZINC OUVRE, en feuilles, tuyaux, couvre-joints, pattes, etc.
ZINC BRUT en lingots — PLOMB LAMINÉ — PLOMB,
TUYAUX — PLOMB A SCELLER — SOUDURE D'ÉTAIN —
PLOMB BRUT en saumons — SIPHONS ET COUDES EN
PLOMB - LAINE ET FIL DE PLOMB - ACIDE SULFURIQUE
Arséniate de plomb - Sulfate de zinc - Cadmium électrolytique
Alun de potasse — Sulfate d'alumine

ATELIERS DE LA DYLE

LOUVAIN

CHARPENTES MÉTALLIQUES

RÉSERVOIRS

Toutes constructions métalliques

EMBOUTISSAGE :

Pièces de toutes formes et dimensions

Tôles embouties pour abris

Bouteilles à acide carbonique

Carrières et Fours à Chaux de la Dendre à MAFFLES lez-ATH

PIERRES BLEUES · PETIT GRANIT · POUR BATIMENTS,
MONUMENTS
TRAVAUX D'ART. — SPÉCIALITÉ DE BLOCS FONCÉS
POUR MARBRERIE.
PIERRES BRUTES ET SCIÉES. — BORDURES. — PAVÉS.
CHAIX GRASSE POUR PLAFONNER, MAÇONNER
ET POUR L'AGRICULTURE

Établissements HUSTINX

Société Anonyme

Rue Chéri, 20, 22, 24 - LIÉGE

Serpentins pour brasseries
Accessoires en fonte malléable

TUBES EN FER POUR EAU, GAZ ET VAPEUR. — TUBES
GALVANISÉS. — TUBES SPÉCIAUX POUR CHAUFFAGE
ROBINETTERIE EN GÉNÉRAL

Téléphones : 101.79, 164.00.
Registre de Commerce Liège n° 628.
Exposition Liège 1930, Médaille d'Or.

COMPAGNIE ANVERSOISE de Produits Chimiques

Soc. Anon.

21, Kipdorp — ANVERS

Adresse télégr. : Ganverchim

Téléphones 255.90 - 91 - 92

Minium de plomb pur poudre "COOKSON"

Tous produits industriels chimiques selon circulaire
que nous tenons volontiers à la demande des intéressés

STOOK IMPORTANT DE 1^{er} OHOIX

ALÉSOIRS DROITS, CONIQUES, CHAUDRON-
NIER, extensibles et façon Paris.

MÈCHES AMÉRICAINES, fondu et rapide.

FRAISES A MÉTAUX.

TARAUDS et FILIÈRES au pas SI, WW, SAE, BSF,
GAZ et SPÉCIAUX.

LAMES DE SCIÉS.

SCIÉS CIRCULAIRES, fondu et rapide.

Joseph Ghysens

Rue Paradis, 19bis, LIÉGE

Téléphone 144.32

Fabrication de tous types
d'agglomérés de liège, pour
isolation de tous genres

la quercine

s. a.

188, chaussée de Vilvorde
BRUXELLES (N. o. H.)
Téléphones : 26.28.70 et 26.59.70

ISOLATION DE :

Caves de brasserie - Salles de conservation des
fruits - Entrepôts frigorifiques - Tuyauteries d'eau
froide, d'eau chaude, de chauffage central. —

Isolation thermique et acoustique

Tapis de bain - Descentes de lit en liège Suberlino

LE NOUVEAU POSTE A INTERCOMMUNICATION



AUTOMATIQUE ELECTRIQUE

Soc. Anon.

RUE DU VERGER - ANVERS - TÉL. 938.00

**ENTREPRISES GÉNÉRALES DE PLAFONNAGE
CIMENTAGE — BADIGEONNAGE
RÉPARATIONS — TRANSFORMATIONS**

M^{me} V^{ve} J.-F. HELLINCKX & FILS

**BUREAUX ET ATELIERS :
17-19, rue de la Croix-de-Pierre
BRUXELLES** Téléphone : 37.07.70

LES ÉTABLISSEMENTS

Aug. DERMINE

Société Anonyme.

**NAMUR, 21, Boulevard de Merckem
BRUXELLES, 13, rue Albert de Latour**

Bols du Nord & d'Amérique

Entrepôt et Magasin à Anvers.

Téléphones : Namur 483 — Bruxelles : 15.14.58.
Compte chèques postaux : 279.852 — Reg. Com. : Namur, n° 88.

Philippe M. PFLUGER

ingénieur

SAUTER 93, rue du Chant d'Oiseau, Woluwe-St-Pierre. Tél. 33.95.98

Agent général

de la Maison Fr. SAUTER, S. A., à Bâle

se recommande spécialement pour ses

THERMOSTATS

Représentant de la :

Maison Trüb, Täuber et Cie, S. A., à Zurich (Suisse);
fabrique d'instruments de mesure électriques et appareils scientifiques)
et de l'Aktiebolaget Kanthal, à Hallstahammar (Suède).
Fils et rubans pour résistances et fours électriques.

Établissements O. WAMBREUSE & C^{ie}

(SOC. COOP.)

41-43, rue Pasteur - BRUXELLES-MIDI

Reg. du Commerce de Bruxelles : 9.297 — Compte Chèq. Post. : 490.66

Téléphones : Département Tôlerie : 21.60.94

Direction et Département Caoutchouc : 21.48.45

**Métal inoxydable - Soudure - Chaudronnerie
Meubles - Articles industriels et d'entretien**

Nous recommandons tout particulièrement aux pensionnés
et communautés religieuses notre extincteur d'incendie,

PARAFEU SUFRO

FATA Meubles en acier

fabriqués par

S. A. FAVETA

La Louvière-Bouvry — Tél. L. L. 76



Usine spécialement outillée pour :

la fabrication de bureaux, classeurs, rayonnages
et armoires-vestiaires ainsi que tous autres meubles
standard et hors série.

Nombreuses références
des principales firmes et administrations du pays.

FINI IMPECCABLE

SOLIDITÉ A TOUTE ÉPREUVE

Etude et devis gratuits de toute installation.

**Tôlerie Mécanique
du Centre**



28, r. Edouard Anseele

LA LOUVIÈRE

Téléphone : La Louvière 539

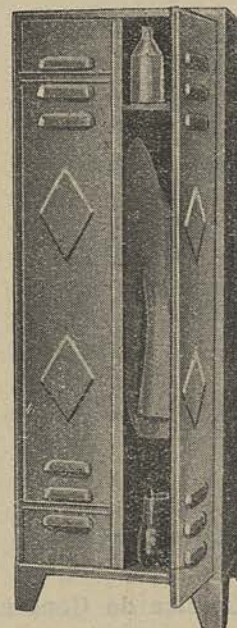
Tuyaux à ailettes en acier pour
chauffage à eau chaude, par vapeur
à basse pression, par vapeur à haute
pression. — Grande facilité de
montage. — Adhérence parfaite
des ailettes au tube.

Prix et catalogue spécial sur demande.

AUTRES SPÉCIALITÉS
Armoires-vestiaires, casiers et
rayons brevetés, meubles métal-
liques, garages à vélos, etc.

TUYAUX EN ACIER

EMBOUITISSAGE
Tous travaux en tôle jusque
4 mm. d'épaisseur, en cornières,
tés, plats, jusque 60, mm.



LA ROYALE BELGE

SOCIÉTÉ ANONYME
d'assurances sur la Vie
et contre les Accidents
Fondée en 1853

FONDS DE GARANTIE :
plus de
900.000.000 de francs

SIÈGE SOCIAL EN SA PROPRIÉTÉ

74, rue Royale, et 68, rue des Colonies

Adresse télégraphique
Royabelase

BRUXELLES

Téléphones :
12.30.30 (6 lignes)

VIE — ACCIDENTS — VOL — PRÊTS HYPOTHECAIRES — RENTES VIAGERES

Assurez-vous aux conditions les plus avantageuses

sur la vie et contre tous les accidents



Fournisseur de la Cour

Simonet-Deanscutter

FABRICANT EXPERT

JOAILLIER-ORFÈVRE

72, rue Coudenberg, BRUXELLES



GRAND PRIX - PARIS 1937

Spécialités horlogères Jaeger-Le Coultre de Genève

Allocations Familiales

1° A charge des patrons et au bénéfice des appointés et salariés. (Loi du 4 août 1930).

2° A charge et au bénéfice des commerçants, professions libérales, artisans et autres travailleurs indépendants. (Loi du 10 juin 1937).

Caisse de compensation pour Allocations Familiales
et Caisse mutuelle d'Allocations Familiales



“LA FAMILLE”

Agréées par l'Etat
(Arrêtés royaux des 27 octobre 1931
et 14 septembre 1938.)

26, rue du Boulet

BRUXELLES

Les Vice-Présidents :

G. Pilsart,
L. de Meester,
J. Herlnokx.

Le Président :

V. Wauoquez,

Renseignements gratuits sur simple demande. Tél. 11.81.90 (3 lignes)

La revue catholique des idées et des faits

SOMMAIRE

Raisons et portée de l'arrangement russo-finlandais
Introduction à l'urbanisme
L'Angleterre et les neutres
En quelques lignes...
Aux sources de l'antagonisme germano-occidental
L'hymne à l'Italie
Le dernier roman de Duhamel

François MARET
Marcel SCHMITZ
Général FULLER
* * *
Roger de CRAON-POUSSY
Comte Gonzague de REYNOLD
Jean VALSCHAERTS

Raisons et portée de l'arrangement russo-finlandais

L'article qu'on va lire était écrit depuis dimanche : c'est la conclusion d'un voyage d'étude fait récemment en Finlande, aux pays scandinaves et en Allemagne. Il n'a pas fallu y changer un mot pour le mettre à jour après la conclusion de la paix. Il a suffi, pour cela, d'écrire au passé les verbes qui, au moment de sa rédaction, avaient requis le temps présent.

I. — ASPECTS PARTICULIERS DE LA GUERRE DE FINLANDE

La guerre de Finlande était une guerre contre les civils

La guerre de Finlande n'était pas une guerre comme les autres, une guerre comme les pays européens n'ont cessé — hélas ! — de s'en livrer depuis que l'Europe est l'Europe. Consultez, en effet, n'importe quel traité d'art militaire : vous y verrez que, dans toute guerre, la fin poursuivie par chaque belligérant est la mise hors d'état de nuire des forces armées de l'adversaire — avec, comme corollaire implicite ou exprimé, que c'est uniquement à ces forces qu'on s'en prend, que le reste de la nation — les non-combattants — ne doit pas être atteint par les mesures de violence au moyen desquelles on s'efforce de détruire l'armée ennemie.

Sans doute ne connaît-on pas de guerre, fût-elle « en dentelles », où les civils ne sont pas plus ou moins lésés par les mesures de l'adversaire. Mais c'est indirectement, par ricochet ou par accident, si l'on peut s'exprimer ainsi : le principe de l'inviolabilité des populations civiles est si profondément ancré dans la

conscience occidentale que, chaque fois qu'un tel « accident » se produit, chaque fois que des civils sont victimes d'actes de guerre, le délinquant n'a de repos qu'il n'ait prouvé le caractère « accidentel » de cette atteinte, qu'il n'ait démontré que si des non-combattants ont écopé, c'est contre sa volonté et parce qu'ils ont, eux non-combattants, eu le tort de se placer entre lui et la force militaire qu'il lui importait de battre en brèche.

Principe si solide, malgré tous les attentats isolés qu'on pourra alléguer contre lui, malgré même les systèmes récents de certains théoriciens trop portés à voir les choses *in abstracto*, qu'il n'existait jusqu'à ce jour aucun exemple d'une nation civilisée poursuivant systématiquement, en même temps que la mise hors de combat de l'armée ennemie, un plan rationnel de violences contre les civils, tendant à réduire à zéro leur capacité de résistance. Hier encore, la chose était à peu près inconcevable.

C'est que, malgré tout, on restait entre Européens, entre blancs, entre personnes soumises aux règles inconsciemment admises de certain jeu. On « joue le jeu », parce qu'on appartient tous au même groupe, au même cercle, au même clan — comme tous les individus d'une même classe sociale obéissent tacitement aux exigences de la « politesse », expression informulée d'une bonne éducation.

L'arrivée des Soviets dans le concert européen a changé cela : une grande nation, qui se prétend civilisée et même hypercivilisée, qui se mêle de faire la leçon aux autres, entre dans la danse avec un esprit aberrant, un esprit non-européen, étranger à l'« âme blanche », et avec la ferme volonté de ne faire aucun cas de normes que non seulement elle ne sent pas, mais dont, par-dessus le marché, elle n'attend aucun bénéfice.

Pour la première fois dans l'histoire contemporaine — et je



vous prie de remarquer que ceci est une révolution d'une incalculable importance — nous nous trouvons devant une nation soi-disant civilisée qui cesse de jouer le jeu suivant ses règles, *qui triche ouvertement*. Par système, et sans qu'il soit possible de douter de ses intentions, elle fait de la guerre aux non-combattants un facteur important de son action militaire. Sans doute les Bolcheviks poursuivent-ils parallèlement leurs opérations contre les armées de Mannerheim; sans doute, confirmant une tradition de mensonge qui est une de leurs plus saillantes caractéristiques, affirment-ils que toute leur activité s'enferme dans le cadre de ces opérations. Il n'en est pas moins vrai que — comme s'ils avaient tenu à révéler dès le début la véritable nature de leur guerre, ils ont commencé les hostilités en bombardant sans avertissement, et naturellement sans déclaration de guerre, les populations inoffensives d'Helsinki et de ses environs, et que depuis, la rage sadique avec laquelle ils se sont acharnés sur les non-combattants n'a connu d'autres détente que celles que leur ont imposées le mauvais temps et les mesures de défense active auxquelles les forces finlandaises ont pu recourir.

Le gouvernement soviétique aura beau mentir, et avec lui toute sa propagande, ouverte ou déguisée, — et tous les vendus auxquels, dans le monde entier, la faiblesse des gouvernements a permis d'organiser un système extraordinairement perfectionné de noyautage — les Bolcheviks et leurs sympathisants auront beau répéter que les Soviets ont fait exclusivement la guerre à « un gouvernement capitaliste tenant le peuple finlandais sous sa coupe », ces mensonges ne tiennent pas contre l'aveuglante évidence des faits. Je n'ai pas eu besoin de séjourner bien longtemps en Finlande pour me convaincre que dans la guerre qu'ils faisaient à ce pays, les Soviets ne poursuivaient qu'un but : modeler à leur gré la volonté d'un peuple qui osait s'opposer à la leur. Et pour rompre cette volonté, c'est-à-dire pour faire perdre à ceux qui l'exerçaient ce qui en fait des hommes et non des bêtes, l'apanage de leur libre arbitre, ils soumettaient sans scrupules ce peuple — ces non-combattants — à l'épreuve épouvantable de bombardements dont l'horreur ne connaissait d'autres limites que celles des forces mises en œuvre.

J'en parle en connaissance de cause. Je n'ai guère fréquenté les militaires, je ne me suis pas mêlé à la marche des armées. J'ai mené la vie d'un quelconque habitant de ce malheureux pays. J'y suis tombé malade, j'ai dû y recevoir les soins qu'exigeait mon état : c'est en civil, comme les civils qui m'entouraient et avec eux, que j'ai été soumis aux bombardements des avions soviétiques qui mettaient toute leur application à répandre la destruction, la folie et la mort sur leur passage. Le hasard seul — disons mieux : la Providence — est cause que je n'aie pas été victime de leurs entreprises, de leur volonté de meurtre.

Voici donc l'ultime conséquence de la folie égalitaire appliquée aux nations, telle que nous l'inocula naguère un détraqué venu d'outre-Atlantique. Il a suffi de la conjonction de quelques Juifs réfractaires et de quelques Asiates des steppes orientales pour que les principes de notre vieille civilisation chancelassent, parce que ceux-là se sont installés dans le cercle sans qu'aucune retenue, consciente ou inconsciente, aucune loi congénitale ne les arrêtât : tout tenait, à condition que chacun jouât le jeu — un jeu dont on exprimait à peine les règles parce qu'on les vivait, comme ce n'est que dans les cas extrêmes que l'on prend conscience des battements de son cœur (1).

Ce qui compte, du reste, bien plus encore que les atrocités commises par les Bolcheviks, c'est cette volonté de ne pas obéir

aux règles du jeu. Ce faisant, *ceux qui commandent aujourd'hui en Russie soviétique se sont exclus eux-mêmes de la communauté des hommes blancs*. Poursuivant par tous les moyens — et ce n'est pas leur faute si ceux-ci ne s'avéraient pas toujours efficaces — poursuivant l'opposé de ce que les Européens d'aujourd'hui entendent par les mots de civilisation et d'humanité, ils ont mis dans cette poursuite une volonté si froide, si calculée, si méthodique — tellement scientifique, allais-je dire, si ce n'était une dérision que d'employer à leur sujet le mot de science, — qu'il n'est plus possible de les considérer comme des hommes, qu'ils en arrivent à réaliser le contre-pied de ce que nous concevons sous ce vocable, qu'ils nous obligent à les tenir pour des bêtes enragées, pour des monstres malfaisants, et à souhaiter qu'ils soient traités comme tels, eux et leurs complices, par quiconque s'enorgueillit encore de sa propre humanité.

* * *

Ce sont les Soviets, ce sont leurs méthodes, beaucoup plus que les Finlandais, qui ont donné à la guerre de Finlande son caractère exceptionnel — son sens mondial. La Finlande est un petit pays héroïque et malheureux qui défendait sa peau avec une énergie admirable. Son cas n'est pas unique, je dirais même qu'il est banal si ce n'était sous-estimer un si bel exemple. Le courage est le propre de l'homme, de l'homme digne de ce titre, et ce n'est pas d'hier que le nom de Léonidas est dans toutes les mémoires.

Si l'U. R. S. S. était une quelconque nation de proie comme l'était l'Angleterre attaquant les Boers, comme l'Allemagne violant en 14 notre neutralité, il n'y aurait dans son cas rien de nouveau non plus. La morale universelle aurait eu intérêt à la voir échouer, comme c'était le cas dans les exemples qui précèdent. Elle eût pu survivre à sa victoire.

Cette fois, pourtant, ce n'est pas la même chose. Nous nous trouvons devant un fait nouveau : il était, pour le monde entier, d'une capitale importance que la première guerre qu'une nation dite civilisée menait systématiquement contre les non-combattants tournât à la confusion de ses auteurs. Était-ce possible? demanderez-vous. Question qui m'amène à envisager les choses de Finlande sous un autre angle, celui de leurs rapports avec le conflit qui oppose l'Allemagne aux puissances occidentales

La guerre de Finlande était une guerre locale

La guerre de Finlande était essentiellement une guerre locale. Les Finlandais — petit peuple — défendaient leur indépendance, leur existence nationale, et tenaient fort à ne pas jouer un autre rôle. Ils se gardaient des attaques de la Russie et proclamaient bien haut qu'ils ne faisaient pas la guerre à ce pays. On a songé à créer sur leur sol une armée de Russes blancs, une armée de Polonais. Ils n'en ont pas voulu, de peur que leur guerre perdît son caractère exclusivement défensif.

Il ne leur convenait pas non plus, dans une certaine mesure, qu'une armée française ou qu'une armée britannique s'installât sur leur territoire, qui eût fait figure, dès lors, de base anti-allemande.

Parce que la presse française et la presse anglaise ont dès le début épousé bruyamment le parti des Finlandais, nous avons pris l'habitude de confondre leurs deux causes. Confusion absurde, malgré les points de contact qui existent fatalement entre de telles causes, dans une Europe dont tous les États sont interdépendants comme les membres d'un même organisme,

(1) Edmond Picard a écrit quelque part que les lois n'ont de sens que dans un certain « esprit », commun au législateur et à ceux auxquels lesdites lois s'appliquent.

II. — LES DIFFÉRENTS FACTEURS DU PROBLÈME FINLANDAIS

Le facteur russe

A tout seigneur tout honneur : l'ogre du Kremlin d'abord. Staline a déchaîné cette guerre à la suite d'un malentendu. Il est probable qu'il en éprouve encore une vive contrariété. Cela vous étonne ? Il avait, rappelez-vous, réussi de l'intimidation auprès des Baltes, occupé sans coup férir les bases convoitées. Des bases servant moins ses appétits de conquête que ses craintes d'un retour offensif des ex-amis franco-anglais, bernés de la bonne façon dans le cours du mois d'août : ce que les Soviétiques ont voulu dans la Baltique, c'est une couverture « extraterritoriale » sur laquelle ce retour offensif se fût brisé avant d'atteindre Kronstadt et Leningrad, dont on n'a pas oublié le bombardement en 19 par une flotte anglaise.

Connaissant les Finnois, Staline savait que la chose marcherait moins aisément avec eux qu'avec les Baltes. Aussi prit-il la précaution de ne les convoquer qu'après avoir mangé leurs congénères. Les Finlandais ont cru à de l'intimidation : ils ont tenu bon, s'imaginant que les choses ne dépasseraient pas le stade des pressions diplomatique et économique, du boycottage. Comment les Russes auraient-ils déclenché une action militaire au début de la mauvaise saison ?

De leur côté, les dirigeants soviétiques étaient convaincus que jamais les Finlandais ne résisteraient à un acte de guerre. Staline était fort mal renseigné par son ministre à Helsinki — à tel point que, pour le comprendre, il faut se rappeler ce que le régime a fait de ses diplomates : de pauvres bougres qu'attendent les oubliettes de Sibérie ou les caves de la Loublianka et dont le seul souci demeure de sauver leur peau par tous les moyens. Hébété de peur, le ministre soviétique à Helsinki n'avait rien trouvé mieux que de flatter son maître, de lui peindre la situation sous les couleurs les plus riantes, non telle qu'elle était, bien sûr, mais telle qu'il se disait que le « génial père des peuples » devait souhaiter qu'elle fût. Si bien que ce dernier put se figurer qu'il lui suffirait de faire un signe pour que le « peuple » finlandais, dégoûté de ses « exploités », se jetât avec enthousiasme dans les bras d'une armée rouge apportant en libératrice le gouvernement « populaire » de l'ineffable M. Kuusinen.

Erreur coûteuse dont les Soviétiques se sont vengés sur le peuple finlandais. Mais, au fond, ils souhaitaient d'en finir, pourvu que la face fût sauvée. Seulement, une grande puissance peut difficilement sauver la face sans en arriver à ses fins : les Soviétiques sont restés les prisonniers de leur prestige, surtout devant le compère allemand qu'ils redoutent et auquel il leur convenait peu de montrer leurs points faibles.

Le facteur finlandais

Qu'en dire, que nous n'ayons dit déjà ? Le but des Finlandais était de tenir les Russes en respect, un point, c'est tout. Neutres dans l'autre guerre, ils n'ont fait celle-ci que contraints et forcés. Bien plus, toute leur politique reposait jusqu'à ces derniers mois sur l'appui escompté de l'Allemagne, tenue pour le rempart naturel de l'Occident contre la barbarie moscovite — la seule dont on redoutât la menace. Le pacte de non-agression germano-soviétique a jeté bas cette politique et privé la Finlande de son défenseur attitré contre les empiétements de la Russie.

Le facteur scandinave

Les Scandinaves se sont déclarés neutres dans les deux conflits. Absolument neutres dans la guerre anglo-franco-allemande.

Dans l'autre, favorables aux Finlandais jusqu'à l'extrême limite de ce que tolère la neutralité. Il est évident que c'est la première des deux guerres qui rendait leur position si difficile : leur intérêt certain était que l'abominable entreprise des Soviétiques échouât. Mais ceux-ci se trouvaient indirectement impliqués dans la guerre « mondiale » — ou candidate à le devenir — moins en « alliés » de l'Allemagne, comme on a trop tendance à le croire, que comme source de ravitaillement pour ce pays, au même titre que les Etats danubiens, par exemple, ou même, si l'on veut, que l'Italie, en ne tenant pas compte du Pacte d'Acier.

Le facteur allemand

L'Allemagne — qui ne peut voir d'un bon œil les empiétements de l'U. R. S. S. dans la Baltique — a d'autre part un intérêt majeur à ce que l'ordre règne chez sa voisine, parce qu'à tout désordre en U. R. S. S. correspondrait une réduction des importations qu'elle en tire — importations qui sont pour elle la condition *sine qua non* de sa résistance victorieuse au blocus allié. Or l'Allemagne est convaincue que toute atteinte à l'autorité, à la solidité du régime soviétique se traduirait par un état d'anarchie, de chaos fatal à ses importations. Il en résulte ce paradoxe qui fait grincer des dents les Allemands encore capables de réfléchir : que, par la force des choses, l'Allemagne nationale-socialiste est devenue le défenseur attitré du régime soviétique. Quand ils y pensent, les Allemands et surtout les nazis ont envie de se briser le crâne contre le mur. Mais les choses en sont là : « le vin est tiré, il faut le boire », diraient-ils s'ils étaient Français. Ils sont convaincus que l'existence de leur pays est en jeu, et — puisque : « *Deutschland über alles* » — ils ont dû se résigner à faire taire leurs unanimes sympathies pour les Finlandais et à souhaiter que — coûte que coûte — la Soviétie pût continuer ses livraisons à l'Allemagne.

« Quand le cœur entre en conflit avec la tête, disaient-ils — et ce n'est pas le moins drôle d'entendre s'exprimer en parfaits rationalistes ceux qui, hier encore, ne prônaient que l'instinct — quand la tête et le cœur s'opposent, il faut que ce soit le cœur qui cède. »

Il serait, bien entendu, tout à fait inutile de chercher dans leur presse l'écho de ce douloureux conflit entre leur raison et leurs sentiments. Ils vous en font l'aveu en petit comité, ou mieux encore en tête-à-tête, si vous avez réussi à capter leur confiance. Leur presse, au contraire, qui est lue partout — que les agents des Soviétiques épiluchent — ne contenait jamais rien qui pût déplaire à ceux-ci. Elle parlait le moins possible de la guerre de Finlande et, lorsque la chose lui arrivait, le faisait sur un ton « objectif » agréable aux envahisseurs — aux envahisseurs que les Allemands exècrent et méprisent profondément, ne l'oublions pas.

Ils allaient jusqu'à vous faire cette déclaration, en même temps cynique et naïve dans sa sincérité :

— Il faut que Dieu nous donne la victoire, afin que nous puissions nous retourner contre les Bolcheviks et les mettre à la raison...

Le facteur allié

Restaient les Alliés. Ceux-là n'avaient aucun intérêt à ce que la guerre de Finlande se terminât. En effet, sa fin, même marquée par une défaite de la Russie, eût laissé à l'heure actuelle les ressources de celle-ci intactes : ses livraisons à l'Allemagne n'auraient point été affectées. Une défaite de la Russie en Finlande fût restée une défaite locale, sans répercussions, du moins immédiates, sur l'ensemble de cet immense pays. Par contre,

plus la guerre durait, plus la Russie était amenée à y engager de forces, plus elle y concentrait son attention, et moins les Allemands pouvaient attendre d'elle. Plus la guerre durait et plus les circonstances devenaient favorables à une diversion sur un autre front — le Caucase, par exemple — de façon à finir par neutraliser, par absorber toutes les forces de l'U. R. S. S. et à réaliser d'une autre manière l'encerclement de l'Allemagne qu'on n'avait pu obtenir en août par l'acquiescement de la Russie.

Si l'intérêt des Alliés était que la guerre de Finlande ne finît pas trop vite, même par la défaite de la Russie, il était encore bien davantage que la Finlande ne fût pas écrasée. En effet, la guerre de Finlande — conséquence d'une « erreur » de Staline — a été pour les Alliés un don de la Providence. Elle leur apportait, avec la possibilité d'un gain immense de prestige, — la croisade pour les faibles, les victimes de la violence, — non seulement l'occasion de tarir l'aide russe à l'Allemagne, mais aussi celle de prendre leur ennemie à revers, loin de la ligne Siegfried, leur cauchemar. Une chance aussi unique qu'elle était imprévue. Mais la fortune tient à un cheveu. Les Alliés ayant négligé de saisir celui qui passait à portée de leur main, on peut dire qu'ils ont laissé se perdre leur chance.

Et puis, leur presse a pris trop bruyamment parti pour que l'écrasement de la Finlande, venant après celui de la Pologne, ou même sa simple capitulation à des conditions honorables, ne soit un bien rude coup pour leur prestige. Que dira pour lors M. Churchill, le bouillant champion des petites nations? La capitulation de la Finlande signifie, pour l'Angleterre surtout, un aveu d'impuissance équivalant à la plus cuisante défaite, à une défaite irréparable, peut-être...

III. — ALTERNATIVES

Agitons ces intérêts comme un cocktail, et voyons-les mener au résultat cette paix qui vient d'être conclue. Pour l'Allemagne, il fallait que cette malencontreuse guerre finît le plus vite possible, et pas trop au profit des Russes. L'idéal était une médiation, une paix de compromis, qui, pour le colosse tenu en échec par le pygmée, gardera toujours un arrière-goût de défaite, malgré la cession de Viborg. C'est à la conclusion de cette paix qu'a travaillé fiévreusement dans la coulisse la diplomatie allemande, qui, en la réussissant, a remporté sur l'Angleterre une retentissante victoire.

Pour les Franco-Anglais il fallait que les Finlandais tinsent le coup. Mais ceux-ci étaient à bout de forces, ils n'avaient plus de réserves, plus d'hommes valides : ils ont donné au monde un exemple, magnifique, mais qui ne pouvait durer indéfiniment. Les envois de matériel ne leur suffisaient plus, ils avaient besoin d'hommes, de beaucoup d'hommes (on donnait le chiffre de dix divisions). Or, si les Franco-Anglais voulaient leur faire cet envoi massif d'effectifs — avec tout le matériel qui devait accompagner ceux-ci pour que leur venue produisît son effet — il s'agissait encore de les faire accepter par les Finlandais, ce qui signifiait de transformer leur guerre locale en un épisode de la guerre mondiale et de les exposer à une riposte immédiate de l'Allemagne, mieux placée que les Alliés pour intervenir dans la Baltique.

Il en résulte que les Finlandais ne pouvaient accepter l'aide des Alliés que dans la mesure où ils étaient assurés de recevoir assez de monde et de matériel pour neutraliser, et au delà, cette riposte probable de l'Allemagne.

Il était nécessaire, par ailleurs, que les Scandinaves laissassent passer ces troupes et ce matériel, à moins qu'on ne leur en

imposât le passage. Car l'expédition de Petsamo chère au général Duval n'était qu'une douce utopie : cinq cents kilomètres de route unique à travers les montagnes du cercle polaire, avant d'atteindre à Rovaniemi une unique ligne de chemin de fer!

Mais pouvait-on décider les Scandinaves? Ceux-ci, au fond, ne demandaient pas mieux : si, dans la guerre de Finlande, cent pour cent de leurs sympathies allaient à la nation sœur, dans l'autre, quatre-vingt-dix pour cent de leurs vœux, au bas mot, sont pour les Alliés. Mais les Alliés se trouvent si loin, alors que les Allemands — et même les Russes pour les Suédois — frappaient durement du poing à la porte!

Et ces trois pays — Suède, Norvège, Danemark, le rôle du dernier étant le plus effacé — avaient commis la faute majeure de s'endormir depuis vingt ans dans les délices de Capoue. Ils sont fiers de leurs lois sociales, les plus avancées du monde; leurs prolétaires sont les princes du prolétariat. Ces « progrès » n'ont été possibles que parce que toutes les ressources de la nation y passaient. Alors que le reste de l'Europe ployait sous le poids des armements, que nous réservions un cinquième de notre budget à notre défense nationale, les Scandinaves, pratiquant le désarmement unilatéral, — à peu près total au Danemark, — n'accordaient plus à leur défense que des crédits quasi symboliques. A ce compte, ils pouvaient marcher à grands pas dans la voie du « progrès » social. Mais c'était manger leur blé en herbe. Comment les prolétaires scandinaves allaient-ils défendre les biens qu'ils ont acquis, à présent que les temps difficiles arrivaient et que des armements squelettiques ne leur permettaient pas de faire face avec honneur à la situation? Ils étaient à la merci du plus fort ou du plus hardi...

Les Allemands ont fait grand tapage, d'abord parce que cela faisait plaisir aux Russes, ensuite parce qu'il ne leur convenait pas que le conflit, en s'éternisant, compromît leur ravitaillement; enfin, parce qu'ils ont un impérieux besoin des minerais de fer qu'ils tirent de la Suède et de la Norvège septentrionales, et qu'ils frémissaient à l'idée qu'une armée alliée eût pu leur couper l'accès de ces mines. Mais il n'est pas absolument démontré qu'ils possédaient tous les éléments nécessaires pour imposer efficacement leur volonté aux Scandinaves — les Danois exceptés — le jour où ceux-ci se seraient résignés au passage d'une armée alliée considérable.

Au contraire, l'intense pression qu'ils viennent d'exercer sur les Scandinaves donne la mesure de leurs appréhensions, et peut-être du profond désarroi dans lequel les plongeait la perspective d'une action alliée en Scandinavie — une action contre laquelle il est possible qu'ils n'eussent encore mis sur pied aucun plan efficace.

Mais il est évident que, pour réussir, cette action devait mettre en jeu des moyens imposants. Lorsqu'on dit « une armée considérable », on entend qu'elle devait non seulement être capable de secourir utilement les Finlandais, mais en même temps de repousser victorieusement toute diversion allemande contre la Suède et la Norvège, — le Danemark étant sacrifié d'avance. Quelles que fussent leurs protestations, on pouvait prévoir que les Scandinaves, quasi désarmés, auraient fini par s'incliner devant la prétention des Franco-Anglais au droit de passage d'une telle armée en vertu du paragraphe 16 du Pacte de Genève.

Toute la question était donc de savoir si les Alliés pouvaient et voulaient mettre rapidement cette armée à pied d'œuvre. N'était-il pas permis d'en douter? La Cité allait-elle se résigner à déclarer la guerre à l'U. R. S. S. avec laquelle elle traite de si brillantes affaires?

Dans la négative, la preuve serait faite de la foncière incapacité des puissances occidentales d'employer au bon moment les atouts qu'elles ont dans leur jeu. Ce n'est pas hier qu'on a re-

marqué que l'Angleterre continuait la politique de Carthage, habituée à faire donner ses mercenaires, et qui ne se décidait à se battre elle-même — avec l'énergie du désespoir, d'ailleurs — que lorsqu'il était un peu tard... (1).

Dans l'affirmative, d'autre part, c'était l'extension de la guerre aux pays du Nord, l'ouverture de nouveaux champs de bataille, les combats féroces et sanglants, qui se fussent achevés presque à coup sûr par la défaite de l'Allemagne — non sans que celle-ci, comme un animal à l'agonie, n'eût envoyé dans tous les sens de furieux coups de sabot dont certains auraient eu grandes chances de nous meurtrir. Batailles cruelles, dont les vainqueurs seraient sortis exsangues... *A moins que leur perspective seule n'eût mis fin à la guerre.*

Quelle aurait été, dans cette aventure, le sort de la Finlande que nous avons oubliée au milieu de la mêlée? Il n'est pas certain que c'eût été un sort enviable, il se pouvait que l'armée envoyée à son secours se fût trouvée tout entière détournée de sa route et que toutes les forces expéditionnaires des Anglo-Français eussent suffi à peine à faire front contre celles d'Allemagne. Sans doute, en fin de compte, les vainqueurs auraient-ils imposé leur volonté à la Russie, engagée en même temps au Nord et au Sud. Mais, à ce moment, que serait-il resté de la Finlande?

Il demeurait une troisième solution, la seule normale, peut-être, celle en tout cas qui eût été la bonne si on y avait eu recours dès le début : l'envoi d'un corps expéditionnaire de troupes internationales à commandement neutre, qui n'eût pas menacé les ravitaillements des Allemands, dont ceux-ci n'auraient donc pu prendre ombrage — que peut-être ils auraient même encouragé en cachette, tout en protestant et en menaçant dans leur journaux pour la galerie (l'ami Staline). Une Croisade... Je pense qu'il était bien tard pour y songer encore, ces jours-ci, et cependant Dieu sait si elle était indiquée, là et partout où les Neutres auraient leur mot à dire!...

FRANÇOIS MARET.

P.-S. — Du haut de sa tribune habituelle, l'ineffable M. Struye proclame « que ce n'est pas aux Occidentaux (lisez, « aux Alliés ») qu'il est permis d'adresser les reproches hypocrites que certaine propagande, soucieuse d'éliminer les responsabilités du Reich, s'ingénie à diriger contre eux ». Notre incorrigible « moraliste » national n'a pas encore compris de quoi il s'agit : de découvrir — platoniquement — de lointaines responsabilités qui ne changent rien, mais rien du tout — aux événements lourds de tragiques conséquences dont nous sommes les témoins épouvantés? Pas du tout. De constater ces événements, leurs causes et leurs conséquences, et d'en tirer, pour un avenir qui nous intéresse au plus haut point, les conclusions qui s'imposent.

Quant à qualifier toute critique à l'adresse des Alliés de « reproches hypocrites de certaine propagande »... la prétention m'en paraît un peu excessive, ou sinon, il faudrait faire rentrer dans la catégorie des « propagandistes hypocrites » M. Charles Maurras lui-même qui, pas plus tard que le 13 courant, écrivait dans l'*Action française*, sous le titre : « Comprendra-t-on? » :

« Tout est dit sur le risque d'une grande occasion manquée.

» Nous sommes suspendus aux dépêches.

» Tout est-il consommé? Tout ne l'est-il pas?

» Mais cela ne dépend plus de nous.

» Nous nous sommes laissés déposséder des fruits de l'action virile par le flot impersonnel de l'événement.

» Quelle honte déjà!

» Encore si elle était comprise!

(1) Le chiffre de 50.000 hommes donné par M. Daladier est simplement dérisoire.

» Encore si les hommes entre les mains desquels est remis le sort de la patrie et du monde se rendaient compte du processus intellectuel et moral par lequel on en est venu là!

» Mais non.

» Il faut le dire hardiment : non et non.

» On ne comprend pas.

» Et nous rencontrons tous les jours des esprits distingués, élégants, et même réfléchis, plus ou moins gradués en droit constitutionnel, en tout cas membres de l'une ou de l'autre Chambre, qui laissent échapper, sans trembler, des sentences comme celle-ci :

« — Votre idée est bonne. Elle ne sera possible, ni pratique, elle n'aura chance d'être réalisée qu'après ceci ou cela.

» Et cela ou ceci est une référence à l'événement qui ne peut dépendre ni d'eux, ni de nous!

« — Alors que ce dont il s'agit est d'aller plus vite que l'événement et de le devancer grand train!

» Voilà donc une démission de l'esprit politique!

» Cela fait frémir.

» Et l'on se demande combien il faudra de juristes internationaux qui aient été jugés, condamnés et exécutés, avant qu'on en arrive à intervertir leur sordide hiérarchie, cette hiérarchie infâme qui, en pleine guerre universelle, fait passer le jurisme avant le réalisme! Ces conditions sont si absurdes que le Droit ne peut manquer de finir par y être proprement jugulé par le Fait.

» La plus belle image du monde ou plutôt sa plus belle caricature est celle de ces deux grands empires, l'Angleterre, la France, attendant qu'une intervention leur soit demandée, — oh! mais demandée dans les formes — par les héros et par les martyrs finlandais.

» Nous citons l'autre jour Molière et son petit Diafoirus :

» — Baiserai-je, papa?

» — Interviendrai-je, maman?

» Et c'est vers la marâtre genevoise que l'on continue à se retourner... »

Introduction

à l'Urbanisme⁽¹⁾

En nous demandant de vous faire ces premières leçons sur l'Urbanisme, les autorités académiques nous confient le soin de vous introduire à une question qui est de nature à intéresser tous les esprits, comme elle rencontre la plupart des préoccupations de l'heure.

L'urbanisme, en effet, n'est pas seulement l'art d'établir correctement un tracé de rues, ou de disposer harmonieusement les édifices qui les bordent. Il n'est pas seulement architecture.

L'urbanisme est aussi, et avant tout, l'affirmation d'un ordre, ordre social, ordre moral, ordre économique, et l'on pourrait ajouter aussi ordre politique, puisqu'il commande aux bonnes relations que doivent entretenir entre leurs membres, les sociétés humaines.

On a donné de l'urbanisme plusieurs définitions. Aucune ne répond entièrement à ce qui doit faire l'objet de ses études.

Dans son acception la plus restreinte, on a dit qu'il était

(1) Leçon d'ouverture donnée à l'Université de Louvain.

l'étude générale des conditions et des manifestations d'existence et de développement des villes (1).

Mais on a ajouté, dans son acception la plus large, qu'il signifiait *l'organisation des fonctions de la vie collective, qu'il était l'art de prévoir et de composer les éléments mobiliers et immobiliers qui concourent à assurer dans les meilleures conditions de confort d'hygiène et de beauté l'occupation humaine d'un territoire* (1).

Ce que l'on pourrait traduire d'un seul mot, en disant que l'urbanisme est l'art de vivre en commun. L'urbanisme, le mot l'indique, ne s'entend pas de l'homme seul, mais de l'homme en société, de l'homme groupé, et singulièrement de l'homme groupé sur ces portions resserrées du territoire qu'on nomme les villes.

L'urbanisme commence avec la première agglomération. Le plan d'un modeste village sera donc aussi intéressant que celui d'une ville géante, — celui d'une cité ouvrière que celui d'une capitale.

Les rapports qui naissent pour l'homme d'une agglomération sont d'ordres divers. Ils sont d'ordre spirituel autant que matériel. Bien qu'il ne faille pas confondre l'urbanisme avec la sociologie, l'urbanisme a avec celle-ci de nombreux points de contact. On pourrait dire en quelque sorte qu'il est la traduction concrète de cette science, la réalisation dans l'espace de ses principes ou de ces lois, de même que la civilisation urbaine est l'occasion de ses recherches, de ses expériences ou de ses postulats.

Si la sociologie conçoit la cité comme un être moral et les relations humaines comme un jeu de forces dont elle cherche à isoler les constantes, et à mettre en relief les résultantes, l'urbanisme a pour objet de poursuivre l'étude du substratum matériel de cet être.

Devant la multiplicité des problèmes que pose l'existence en commun, et pour ne pas déborder le cadre d'une recherche qui n'est déjà que trop vaste, l'urbanisme en tant que science se définira donc comme *l'étude des éléments constitutifs de la vie urbaine et de ses fonctions aussi bien dans leur formation (recherche historique) que dans leur coordination (économie et politique urbaines)*.

Considéré enfin en tant qu'art, il se définira comme étant *celui d'assembler dans un jeu harmonieux et équilibré l'ensemble des rapports qui naissent du rapprochement de ces éléments, et de l'imbrication de ces fonctions*.

Nous aurons donc soin de distinguer entre l'architecture urbaine (construction des villes) et l'urbanisme en général (étude des agglomérations).

De l'architecture urbaine relèvera plus particulièrement l'étude des données matérielles (plan, tracé, monuments) ou *statique urbaine*.

De l'urbanisme en général, l'étude de la fonction (militaire, politique, religieuse, économique, intellectuelle) et des relations entre les éléments vivants qui s'y intègrent, ou *dynamique urbaine*.

Enfin, nous aurons à considérer, portant sur les deux, les informant ou s'en trouvant informé, la matière de l'urbanisme pratique, constituée par les données immédiates du problème : situation des villes, particularités topographiques, état général des besoins, communications, et les aménagements qu'il convient de poursuivre : répartition des habitations, maintien ou création des espaces libres, tracé des rues, contrôle des constructions, administration.

Rassurez-vous. Ce n'est pas en cinq leçons que nous avons la prétention de résoudre ou même d'aborder dans toutes ses parties un problème aussi vaste. Tout au plus pouvons-nous songer

à vous faire toucher du doigt la complexité de celui-ci et à vous en faire comprendre l'immense intérêt.

Intérêt d'autant plus justifié qu'il correspond à ce désir qui nous travaille tous de mettre fin si possible à ce désordre au sein duquel nous nous débattons chaque jour davantage, à ce malaise toujours plus accentué dont s'accompagne la vie dans des agglomérations qui ne sont plus accordées à nos besoins.

Car il nous faut bien le constater. Nos villes, la plupart des villes où nous vivons, sont mal faites, ou plutôt elles ne sont plus faites pour la vie que nous vivons. Nos habitations ne sont pas ce qu'elles devraient être, nos démarches ne rencontrent pas dans les rues l'aisance à laquelle elles auraient droit. Il y a aussi autour de nous, dans nos villes, trop d'êtres qui souffrent et vivent dans des conditions qui, lorsque nous les approchons, nous font monter le rouge de la honte au front.

L'urbanisme, disions-nous en commençant, ou l'art de vivre en commun. Peut-être ferions-nous mieux de dire : *l'urbanisme ou la vie heureuse*. Nos villes, sous leur activité fiévreuse ou leurs dehors brillants, cachent mal la lèpre qui les ronge, lèpre de la misère et de la maladie, qui silencieusement chaque jour dévore son contingent de jeunes existences innocentes.

Ce mal — l'appellerons-nous le mal urbain? — n'est pas récent. L'Antiquité l'a connu et mal caché sous le manteau de marbre de ses cités, le Moyen-Age l'abritait dans le dédale pittoresque et tortueux de ses ruelles, à l'ombre de la cathédrale. Le Grand Siècle l'a supporté derrière le décor royal de ses esplanades. Mais les villes, sinon quelques-unes, n'abritaient alors qu'un nombre restreint d'habitants. Elles n'étaient pas encore devenues ces monstres tentaculaires qu'a dénoncés le poète. Si Rome au temps de sa splendeur impériale compta jusqu'à 1.500.000 habitants, Paris, Londres, au XVIII^e siècle, ne dépassaient pas 100.000 habitants.

Il a fallu le XIX^e siècle, l'invention du chemin de fer et le développement fulgurant de l'industrie par le machinisme pour créer la ville moderne et sa prodigieuse accumulation qui forme ce réseau en apparence inextricable au sein duquel nous nous débattons.

Pour échapper à son emprise et nous permettre de mesurer la figure exacte de ce phénomène, en même temps que d'apercevoir l'issue satisfaisante qu'il peut nous réserver, il nous faut prendre le recul nécessaire, et nous rappeler les lois qui président à la formation des villes.

Il est deux sortes de villes : les villes artificielles, villes créées, ou fondées, comme disent les Allemands, et les villes spontanées, ou villes-devenues. A la naissance des unes il y a une volonté précise, un plan, une préméditation. C'est le cas pour exemple des colonies grecques aux VIII^e-VI^e siècles, des colonies militaires romaines, des villes neuves du Moyen-Age. C'est plus près de nous le cas de certaines villes-résidences créées par des rois, ou des princes, telles en France Charleville, Henrichemont ou Richelieu ou en Allemagne Karlsruhe. C'est encore le cas de certaines villes balnéaires.

Les villes spontanées, et ce seront aussi les plus nombreuses, sont celles qui sont nées des circonstances. Le site est préparé par la nature, l'homme s'y fixe parce qu'il y trouve l'occasion d'y poursuivre des rencontres et des échanges utiles. Ainsi Paris doit son origine à un carrefour, Anvers à une tête de pont.

A la naissance de la ville, spontanée ou naturelle, il y a toujours un fait géographique, route, rivière, montagne, etc., parfois aussi un fait humain, monument, fortifications. A celle des villes artificielles il y a aussi ces faits, mais le parti que l'homme en tire est plus délibéré.

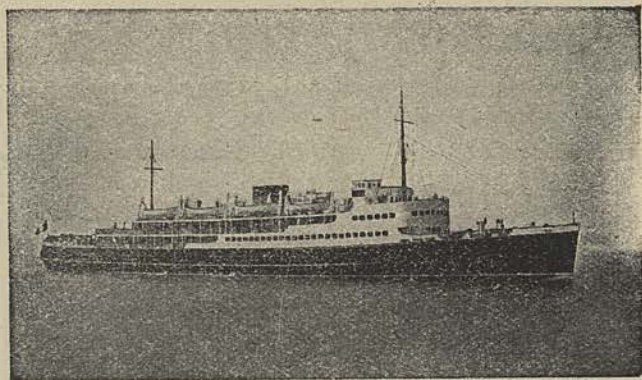
Sur ces notions générales sur le plan de ville et ses déterminantes, M. Pierre Lavedan dans son ouvrage *Qu'est-ce que l'Urba-*

(1) C'est la définition que propose le programme de la *Vie urbaine*, organe de l'Union Internationale des Villes.

(2) PIERRE LAVEDAN, *Qu'est-ce que l'Urbanisme?*

OSTENDE- DOUVRES

première ligne anglo-continentale
pour le trafic des voyageurs et des automobiles



M/s *Prince-Baudouin* (1934) et *Prins-Albert* (1937)

CONFORT — RAPIDITÉ — RÉGULARITÉ

NOMBREUSES RÉDUCTIONS DE TARIFS

Transports d'autos à prix modérés
par paquebots à passagers et car-ferry

En été, excursions maritimes d'un jour
à des prix extrêmement modiques

Renseignements aux principales stations du pays
et Agences de voyages



**REGARDEZ DONC
VOS CHAUSSURES**



En toutes teintes mode.

Nugget Polish leur donnera un éclat splendide et durable. Grâce à Nugget, elles ne paraîtront ni fatiguées ni défraîchies par la marche et l'usage. En outre, Nugget protège le cuir contre l'humidité et prolonge ainsi la vie de vos souliers. NUGGET conserve aux chaussures leur souplesse et augmente le confort de la marche. NUGGET donne au cuir un éclat riche et intense.

"NUGGET"

LA QUALITÉ SUPRÊME

nisme? a apporté toutes les précisions nécessaires. Nous ne pouvons faire mieux que de les reproduire ici.

Dans une matière aussi fluente que la formation urbaine, écrit M. Lavedan, il y a lieu, quel que soit le type général de villes auquel ressortit l'exemple étudié, villes créées ou villes devenues, de distinguer entre deux facteurs : les données matérielles (le site) et la fonction, toute ville étant en fin de compte une résultante de forces politiques, religieuses, économiques, d'une dynamique comme nous disions plus haut.

Le plus souvent le principe générateur d'un plan de ville doit être retrouvé dans sa situation géographique. Cet élément générateur peut être simple : une route, une rivière ; ou complexe : une route et une rivière, une rivière et un mont.

La route génératrice du plan, c'est un des cas les plus fréquents, surtout à l'époque moderne. Le plus souvent, cette route sera la grande route, c'est-à-dire la voie de communication principale qui traverse une région, la relie à des régions voisines. Cette voie a pu être tracée pour les besoins militaires, voie romaine. Elle peut naître aussi au long de la ligne de moindre résistance, le thalweg.

Cette route sert d'épine dorsale à la ville, elle est l'axe sur lequel se greffe les artères secondaires. Les villes construites par rapport à une route ont tendance, quand elles sont laissées à elles-mêmes, à s'allonger toujours beaucoup plus dans le sens de celle-ci, qu'elles ne s'en écartent en largeur.

S'il s'agit d'une ville de carrefour présentant deux axes perpendiculaires, surtout si ces deux axes sont d'égale importance, on ne pourra distinguer longitudinales ni transversales et le plan se rapprochera du carré. Le camp romain et le schéma urbain en échiquier qui en dérive en sont les exemples les plus connus.

S'il y a plusieurs axes générateurs, le tracé se complique et tend à prendre la figure de la toile d'araignée. Les villes qui s'y rattachent seront alors du type dit radiocentrique.

Si c'est la rivière qui est la génératrice, cet élément agira de deux façons, *directement* : les rues de la ville imitent le cours du fleuve, rectilignes, s'il est rectiligne, s'infléchissant avec lui s'il devient sinueux. Un des cas les plus typiques est celui de Londres, dont toutes les grandes artères sont parallèles à la Tamise.

La rivière peut aussi agir en sens *inverse*. Alors les grandes voies au lieu d'être parallèles au cours d'eau lui seront perpendiculaires ; elles s'ordonneront par rapport au point de passage le plus favorable. En ce cas, ce n'est plus, à proprement parler, la rivière qui détermine le plan, mais la route conduisant à la rivière. C'est le cas par exemple d'Anvers, dont le tracé des rues s'appuie en éventail au sommet de la boucle constituée à cet endroit par le fleuve.

Si c'est auprès de la mer que la ville a pris naissance, le plan dépendra surtout du dessin du littoral. Si celui-ci est rectiligne, le plan tendra vers la régularité de l'échiquier. S'il dessine, au contraire, soit une presqu'île (côté convexe), soit un golfe (côté concave), le plan sera constitué par un système de rues convergentes dont le point d'attraction sera tantôt le centre de la presqu'île, tantôt le centre du golfe.

La montagne crée des circonstances nouvelles. Les villes de colline sont nées le plus souvent de la recherche d'une bonne situation défensive. Le tracé de leurs rues est commandé par les fortifications. L'endroit le plus important d'une ville de colline étant le sommet, les rues tendront d'autre part à converger vers ce point culminant, d'où leur tracé en lacets, ou pour celles qui les relient un tracé en couronne, qui suit les courbes de niveau.

La forêt agit le plus souvent comme un mur. C'est le cas pour Bruxelles, où la ville haute a vu son développement longtemps retardé alors que la ville basse prospérait.

A ces données strictement géographiques, qui constituent les

déterminantes matérielles de la ville, il faut, pour être complet, en ajouter deux autres, qui sont : la division de la propriété et le monument. Quand une agglomération vient à se constituer sur un terrain déjà mis en culture, on conçoit que le plan du nouveau village ne soit pas sans rapport avec la division du sol.

M. Peteri dans un ouvrage sur la construction des villes attire non sans raison l'attention sur ce facteur important. L'existence et le maintien au sein des villes anciennes de biens de main-morte et de grandes propriétés a eu une grande influence sur leur développement, comme a une grande influence aujourd'hui la spéculation. Nous aurons à revenir sur ce point.

De même, le rôle du monument a été prépondérant dans la formation de tout ou partie d'un plan de ville. Ce monument sera tantôt une abbaye, tantôt une église, tantôt le château ou le palais d'un souverain. Les exemples abondent, et nous aurons l'occasion de les invoquer amplement lorsque nous parlerons d'esthétique urbaine.

Notons enfin, pour terminer cette revue forcément rapide des données matérielles du problème de la formation urbaine, le rôle joué par l'enceinte. Ce rôle est très important et explique bien des particularités d'un plan de ville. Les enceintes peuvent se ramener à deux types : circulaire et rectangulaire. Le plan de la ville carrée tendra donc, par le principe de l'imitation, vers un réseau de voies se coupant à angle droit, c'est-à-dire vers un échiquier ; celui de la ville ronde offrira plutôt une série de voies annulaires concentriques.

Tout ce que nous venons de dire s'applique surtout aux villes anciennes et aux anciennes parties de nos villes, mais elles s'appliquent aussi toujours pour une part aux villes actuelles et à leurs extensions.

Cependant nous aurons à tenir compte pour celles-ci d'un facteur entièrement nouveau, et qui a commandé de façon prépondérante à leurs extensions au cours du siècle dernier. Ce facteur est le chemin de fer. C'est le chemin de fer qui a permis l'extension formidable des agglomérations au XIX^e siècle.

C'est de lui aussi, conjointement avec l'essor pris par l'industrie, que découle en grande partie, en même temps que leur grandeur et leur richesse, les misères et les déficiences de nos grandes agglomérations.

Le rôle du chemin de fer, nous aurons à l'examiner plus tard, en même temps que nous examinerons le rôle nouveau qu'a pris la route, dans l'équilibre ou le déséquilibre urbain, à l'intervention de l'automobile.

Route ou rail, la question n'est peut-être pas un dilemme, mais elle est certainement posée, et de sa bonne ou mauvaise solution pourront résulter pour l'économie urbaine des conséquences incalculables.

* * *

Nous venons d'examiner, très brièvement, mais ces leçons ne sont pas un cours de topographie urbaine, les données matérielles qui figurent parmi les déterminantes de la ville. Il nous reste à passer en revue une donnée non moins essentielle qui concourt à sa formation, à savoir la *fonction urbaine*.

Comme l'a écrit l'architecte allemand Stübgen, les déterminantes du plan de ville sont au nombre de trois : *la géographie, la topographie, l'histoire*.

Une ville s'appuie sur un site, mais sa figure finale est la résultante d'un ensemble de forces politiques, religieuses, économiques et sociales. C'est cet ensemble de forces auquel nous avons donné plus haut le nom de *dynamique urbaine*, pour l'opposer aux données purement matérielles du problème qui composent sa *statique*.

Les villes sont l'œuvre des marchands; elles n'existent que par eux, a écrit Henri Pirenne. C'est voir la question sous un angle un peu court. Sans doute beaucoup de villes ont à leur origine un marché, mais cet élément constitutif ou déterminant est loin d'être le seul.

La ville, les villes répondent à bien des fonctions.

La fonction militaire d'abord. Les premiers établissements humains s'ils sont des lieux d'échange sont aussi des réduits défensifs. Les villes anciennes s'établissent pour la plupart sur des acropoles. Au Moyen-Age clercs et marchands ne peuvent vivre ou trafiquer sans la protection du soldat.

Le type le plus net de la ville-forteresse est celui de la colonie militaire, telle que l'ont créée les Romains, mais l'incidence militaire intervient dans la formation de presque toutes les villes jusqu'à l'époque contemporaine.

La seconde fonction dont il faut tenir compte est la *fonction politique*.

L'extension des villes correspond au rôle qu'elles ont eu dans l'exercice du gouvernement. Il y a des villes pour qui la fonction de capitale a été déterminante pour leur développement, sinon la seule. Ainsi Versailles, La Haye, Washington.

L'aménagement d'une capitale comporte comme exigence essentielle la constitution d'un centre administratif, où sont groupés tous les organes du gouvernement.

Il conduit aussi à donner au tracé des rues et à la répartition des monuments une ampleur, une dignité particulières, cet air de souveraineté dont doit s'entourer la démarche des princes, ou l'affirmation de la puissance de l'Etat.

Cette tradition n'est pas perdue. Il nous suffira de citer les réalisations remarquables dont le Troisième Reich ou l'Italie fasciste peuvent s'enorgueillir aujourd'hui dans ce domaine.

La fonction religieuse a déterminé également l'aspect de certaines villes. Beaucoup de villes doivent leur origine à un fait religieux. Dans beaucoup d'entre elles c'est près de l'église principale que se trouve encore le foyer de vie et d'activité.

La fonction intellectuelle intervient à son tour avec les villes d'université.

Mais si ces différentes fonctions agissent encore aujourd'hui, dans une mesure plus ou moins grande, c'est en toute évidence, à la *fonction économique* que va dans les circonstances actuelles la prépondérance.

Les villes sont en tout premier lieu des endroits où des hommes rassemblés travaillent et produisent. C'est en leur sein et à leur service que s'accumulent et s'échangent le plus de richesses, et sous la forme la plus condensée. Ce sont elles qui sont le siège principal de l'industrie et du commerce. C'est à rencontrer et servir le trafic qui naît de ceux-ci que doivent se plier leurs rues et leurs édifices. Et c'est enfin parce qu'elles sont industrieuses et actives qu'elles voient affluer vers elles les populations.

La dernière fonction enfin des villes, et qui n'est que la résultante de toutes celles que nous venons d'énumérer, est *d'ordre social*. Elles doivent, aussi longtemps du moins que durera la civilisation actuelle, fondée sur la vie en commun, assurer à la majeure partie des habitants de notre globe les *conditions de vie, de travail et d'hébergement qui leur sont indispensables pour subsister*.

Elles doivent pouvoir apporter aux relations de leurs habitants l'aisance, l'harmonie, l'équilibre qui en rendent l'exercice facile, fructueux, honnête et équitable.

Cet ordre, cet équilibre, cette harmonie n'existent pas aujourd'hui. Les villes ne sont pas aussi bien faites qu'elles pourraient l'être. Il arrive même qu'elles soient très mal adaptées aux besoins et aux exigences de leurs habitants. Leur croissance démesurée et trop rapide en est la cause, mais aussi d'autres

raisons, l'incidence de plus en plus variable des contingences économiques, l'évolution de la technique, les changements qui se produisent dans les mœurs et dans les esprits.

Une ville est une entité en perpétuel devenir. Elle se transforme, s'enrichit ou s'appauvrit, elle s'anémie ou prospère, comme le fait un organisme vivant. Elle subit de toutes parts des pressions qui la conditionnent, qui tantôt l'aident, et tantôt la contraignent.

C'est à discerner ces forces en action, à les définir, à les diriger, ou à les combattre que doit s'employer l'urbaniste.

Et l'urbaniste n'est pas ici seulement l'architecte, l'homme qui trace les rues ou édifie les monuments, mais l'urbaniste c'est l'administrateur, c'est l'économiste, c'est le sociologue, penchés sur tous les problèmes que la ville ne cesse de poser.

Pratiquer l'urbanisme, ce n'est pas seulement satisfaire aux exigences quantitatives d'une circulation donnée.

Ce n'est pas seulement tracer le réseau des voies de façon à mettre tous les éléments dont se compose la ville en relations rapides et faciles.

C'est aussi assurer *sur tous les plans* les bonnes relations de ces éléments, *plan économique, plan social, plan culturel, plan politique*.

Cette tâche est immense, nous direz-vous. Elle nous dépasse. Elle donne à l'urbanisme un sens trop vaste.

Nous ne le pensons pas. Car ce que nous recherchons ici, c'est simplement *l'introduction d'un ordre* dans ce qui en manque dangereusement, *l'exactitude* dans la mesure trop approximative de besoins vitaux, *la coordination* de ce qui est épars, *la discrimination de l'essentiel* et de *l'adventice*.

Toute ville est un *cas clinique*. Il y a en elle comme dans un organisme humain des parties saines et des parties malades. Il y a des foyers de vie et des foyers de dégénérescence et d'infection. Il y a des éléments qu'il faut renforcer, d'autres dont il faut poursuivre l'éviction. Certains cas désespérés exigent l'intervention chirurgicale.

Penché sur la ville, objet de son étude, l'urbaniste devra donc, en premier lieu, *établir son diagnostic*. C'est le travail préliminaire, sans lequel tout autre que l'on entreprendrait serait vain, sinon dangereux. Il faut établir la *fiche du patient, du malade, ou même du bien-portant* si l'on croit au bien-fondé de la médecine préventive.

Etablir ce diagnostic, rédiger cette fiche, c'est produire ce que les Anglo-Saxons, en langage urbanistique, ont appelé le *Survey*, c'est-à-dire le dossier d'une agglomération.

Ce rapport préalable pour être complet doit porter à la fois sur le développement *historique, géographique, démographique, climatologique, économique* et *social* de l'agglomération étudiée. En examinant son fonctionnement passé et présent, il doit pouvoir conclure à une extension probable et fixer les directives à suivre.

Il suppose en effet, en tant que dossier de l'affaire, la réunion des documents et des données qui doivent permettre l'établissement d'un plan raisonné.

Est-il besoin de le dire? Sauf à certaines occasions fort rares, les pouvoirs intéressés n'ont pas encore commencé d'établir ces indispensables dossiers.

Il faudra cependant qu'ils s'y décident, lorsqu'ils voudront appliquer cette politique systématique d'urbanisme, à laquelle on ne saura se dérober plus longtemps.

L'urbanisme, qui était autrefois *jeu de princes*, est devenu aujourd'hui une *obligation sociale*. Déjà de nombreux pays nous ont précédés dans cette voie, et nous aurons à les rejoindre.

Pour désigner l'urbanisme les Anglais ont deux mots. Ils disent tantôt *Townplanning* (construction des villes) et tantôt *Civic Art* (art civique).

C'est sur ce côté humain et social de l'urbanisme que nous

aurons à nous étendre plus particulièrement — avant d'aborder son côté architectural, c'est-à-dire *l'esthétique des villes*.

Nous aurons à rechercher, et nous le ferons dans notre prochaine leçon, comment les villes modernes peuvent être rendues plus habitables, c'est-à-dire de quelle façon elles pourront réserver à chacun les conditions de travail, d'habitation, de transport et d'utilisation des loisirs *nécessaires au maintien ou à l'obtention d'un équilibre physique et moral*.

Nous aurons à examiner ensuite, et ce sera l'objet de la troisième leçon, quelle place la ville prend dans l'économie générale de la société, quels sont les rapports qu'elle doit pouvoir entretenir, non pas seulement entre les éléments qui la constituent, *mais avec la région qui l'entoure*.

Du plan d'urbanisation communal nous en arriverons ainsi à l'étude du plan régional qui le continue et le complète.

Dans la quatrième leçon enfin, nous aurons à étudier l'urbanisme du *point de vue administratif et juridique*. Nous poserons la question du gouvernement des agglomérations, comme celle des droits individuels vis-à-vis de la collectivité, et réciproquement. Nous rechercherons quelles sont les modifications à introduire dans le régime des lois ou dans la distribution des pouvoirs. Nous devons aussi envisager la question des ressources financières indispensables qu'implique une politique générale d'urbanisation.

Ces points acquis ou délimités, il nous sera permis pour terminer de parler de beauté, de dire pourquoi les villes anciennes nous paraissent belles et celles d'aujourd'hui laides, si souvent, et montrer comment nous pourrions, si nous le voulions, faire nous aussi œuvre de beauté.

Ainsi dans ces quelques exposés, qui ne sont comme leur titre l'indique, qu'une *Introduction*, nous espérons vous faire entrevoir toute la complexité et aussi tout l'intérêt du problème qui nous occupe et vous inciter à y accorder, chacun dans la sphère d'action ou de pensée qui vous est propre, votre attention passionnée, car l'urbanisme ne sera pas s'il n'est pas *une ambition et une entreprise COLLECTIVES*.

Nous nous garderons toutefois d'apporter dans cette recherche un esprit de système. L'urbanisme sert de point de départ à de nombreuses théories et de prétexte à de multiples réformes. Mais semblable à la langue, qui paraissait à Esope à la fois la meilleure et la pire des choses, ce vocable incertain couvre et contient tout ce que l'on veut y mettre : le vrai, le faux, le médiocre et l'excellent. Suivant qu'on l'entend bien ou mal, il informe toutes les doctrines et toutes les pratiques : celles du reconstruteur en chambre qui faisant table rase croit pouvoir édifier de toutes pièces la cité nouvelle, celles du lotisseur qui croit faire œuvre pie en morcelant la propriété, celles de l'administration, qui ayant établi un code de signalisation et placé des agents à poste fixe croit avoir résolu le problème de la circulation.

* * *

L'urbanisme est une science, disions-nous. Il s'applique en effet à un objet précis, qui est la *vie en commun*, la vie d'hommes rassemblés en un espace restreint.

Ses recherches portent sur l'habitat, sur les murs, sur les échanges. Il tend à créer entre ces diverses activités ou ces phénomènes un lien, des rapports, une subordination. Aux formations accidentelles, aux rencontres fortuites, c'est-à-dire à tout prendre à l'évolution naturelle, il cherche à substituer un ordre préétabli, des lois strictes et aisément codifiables, un système qui permet de contrôler, de prévoir et de limiter.

Portant à la fois sur le passé, le présent et sur l'avenir, il entend engager et maintenir le phénomène urbain dans le cadre

étroit d'un déterminisme historique, régi par les facteurs économiques, politiques, sociaux ou moraux. Si l'ambition est noble, l'étendue même du champ offert à l'investigation souligne la difficulté du dessein. La diversité des conditions, la part imprévisible, nous ne dirons pas du hasard, mais des circonstances et des événements, l'intervention du caprice ou de la volonté individuelle, la fortune des temps et le conflit des intérêts, font que l'urbanisme ainsi entendu (c'est-à-dire en tant que science) est en mesure de découvrir et formuler des lois, de dissocier ou d'accorder des éléments constitutifs, de dégager des constantes ou de prévoir des réactions, mais qu'il lui est difficile, sinon impossible, de s'ériger en instrument de gouvernement, de production ou de développement, sans faire une place très large à l'inconnu et à l'arbitraire.

Il s'ensuit que *l'urbanisme est aussi et doit rester un art*, et qu'il suppose chez ceux qui le veulent pratiquer une part considérable d'invention et de risque.

Entendons-nous. Nous ne voulons pas insinuer ici que le destin et le dessin d'une ville n'aient pas été inscrits dans son site, ni que les circonstances particulières de son commerce ou de son industrie n'en aient pour la plus grande part déterminé l'aspect.

Nous venons de montrer qu'il est des villes qui sont nées toutes seules, comme l'on pourrait dire qu'a surgi la forêt, et qui nées se sont développées, selon le processus de la croissance organique, bien ou mal, en beauté ou en laideur, suivant que les y contraignaient les circonstances de leur naissance et l'aliment dont se nourrissait leur activité. Entre une agglomération née du commerce et une autre issue de l'industrie, entre une cité marchande du Moyen-Âge avec son pittoresque et une ville industrielle du XIX^e siècle dans sa sombre uniformité, il y a similitude de formation. Elles sont nées et se sont développées conformément à leur exigence interne, à leur régime. Elles furent exactement déterminées par leur fonction.

D'autres, au contraire, ont vu à certain moment de leur histoire intervenir une volonté supérieure, une volonté libérée de l'emprise ou du déterminisme des événements et des contingences, une volonté qui parfois épousait les événements ou ces contingences, mais d'autres fois aussi les repoussait pour les remplacer par des circonstances imposées.

Cette volonté, qu'elle soit le fait *du prince*, d'une *classe dirigeante* ou d'une *municipalité consciente de ses droits ou de sa puissance*, c'est proprement celle de *l'urbaniste*. Il y a eu des urbanistes de tout temps et qui n'ont pas attendu pour l'être que le mot existât.

Il y a eu des créateurs de villes et des réorganiseurs de villes. Les motifs qui les firent agir sont encore ceux qui nous poussent à agir aujourd'hui. Ces réformateurs ont obéi au goût du faste et de la grandeur, mais aussi au besoin de l'ordre et de la clarté. Ils ont cherché à introduire dans les agglomérations qui leur étaient soumises la propreté et l'aisance des communications, le bonheur, la prospérité. Ils voulaient, ce que veulent les urbanistes modernes, des villes qui répondissent exactement à ce qu'ils attendaient d'elles (leur séjour, ou leur capitale), des villes qui fussent *« fonctionnelles »*.

Les despotes d'Asie, les archontes de Grèce, les empereurs romains, les rois de France, les marchands de Venise, de Bruges ou d'Amsterdam, le tsar qui inventa Saint-Pétersbourg ou les colons qui fondèrent New-York, les ingénieurs militaires qui créèrent de toutes pièces les cités fortifiées ou les ports de guerre, et jusqu'à ce préfet de police qui éventra et renouvela Paris pour y mieux assurer l'ordre furent tous, à leur manière, d'excellents urbanistes, et si Néron voulut incendier Rome, c'était pour le plaisir et l'honneur de la rebâtir.

Que nous manque-t-il à nous, hommes ou princes du XX^e siècle

cela pour être, nous aussi, de grands urbanistes? Rien, sinon la puissance. Le pouvoir n'appartient plus à ceux qui en portent encore les attributs extérieurs. Il est éparpillé entre des mains innombrables. Le sort d'une ville, dans nos démocraties modernes, est celui que peuvent bien lui réserver des milliers de volontés obscures qui s'affrontent et s'annihilent. Il est soumis aux votes contradictoires des assemblées et aux fluctuations de l'opinion, il résulte des compromis ou des compromissions que fait naître la vie des partis, il dépend des facteurs dont nul ne se croit autorisé à faire la somme ou à réduire le nombre, bref, il ressortit à l'incertain, à l'éphémère ou à l'imprévisible.

Parler d'*urbanisme* ou d'*urbanisation* dans nos pays, c'est donc parler aussi d'*autorité* et de *gouvernement*. L'avenir de l'urbanisme, sa possibilité de mise en action réelle, est liée au régime et à sa réforme.

Il est lié aussi au sentiment plus vif que nous aurons à prendre, des répercussions morales qu'il peut et doit exercer.

L'*urbanisme* prend volontiers figure de pédant. Il nous arrive, sommé de chiffres, de statistiques et de diagrammes, solennel et un peu ennuyeux.

On oublie trop qu'il doit offrir avant tout un visage *humain*. Nous disions que l'urbanisme n'était autre que la *vie heureuse*. Dans un ouvrage charmant qui porte précisément ce titre, M. André l'a dit de façon excellente :

L'urbanisme n'a pas seulement pour but de tracer des voies menant à la gare, mais plus généralement de faire des préparatifs d'une vie heureuse pour les individus, par le moyen d'aménagements.

Et il ajoute plus loin : *Il ne doit pas assurer que des commodités, mais des agréments, avec quoi les habitants de la cité moderne continueront de tisser comme par devant des habitudes, de nouer des liens d'attachement.*

Voilà qui est parfait.

Il faut à l'urbanisme point seulement une méthode, un ordre et une subordination, mais un *esprit de charité*. La ville n'est point faite avant tout pour la masse, mais pour l'individu, dont Baudelaire a dit qu'il ne peut y avoir de progrès vrai, c'est-à-dire moral, que dans lui et par lui. La cité moderne qui ne sait point réserver à l'épanouissement de la personne humaine le climat qui lui est nécessaire, qui la réduit au chiffre et au rouage, qui donne le confort mais non le bien-être, les biens matériels mais non l'alacrité de l'esprit et l'allégresse du cœur, est un système qui contredit aux lois essentielles de la vie.

L'urbanisme doit être œuvre d'homme, et la volonté d'ordonner doit se garder d'un excès. *Plans de ville disposés en étoiles de mer, en arêtes de poisson, en nids d'abeilles aussi, en signes encore du télégraphe Morse, pour être linéaires, ne sont-ils point des dessins bons pour l'ustensile? C'est en vérité réduire l'urbanisme à des procédés, proclame André Véra.*

Ce caractère humain, cette personnalité, l'urbaniste les donnera à la cité moderne, non pas seulement en en ordonnant de façon parfaite les parties, comme on agence les pièces d'un mécanisme, mais en tenant compte de leur hiérarchie, et qu'il en est parmi elles de nobles, et d'autres qui le sont moins, et qu'il convient par suite de dégager et souligner en chacune ses particularités. Une rue, une place, un quartier, autant d'images ou suite d'images différentes, et qui diffèrent non seulement entre elles, mais doivent différer de ville à ville. Comment l'habitant de la cité se sentira-t-il chez lui, s'attachera-t-il, s'identifiera-t-il à sa cité, à un quartier, si ce décor est un élément interchangeable, s'il le retrouve identique à lui-même, universel, partout où ses pas pourront le conduire?

Montesquieu l'a dit : *L'âme goûte tous les plaisirs qui lui viennent de la surprise*, et Baudelaire, encore : *Ce qui n'est pas légèrement*

difforme a l'air insensible. Il faut que la main de l'artisan se sente, et aussi parfois ses hésitations et ses repentirs. La beauté des villes anciennes et leur charme proviennent de ce qu'elles n'ont pas été bâties de toutes pièces. L'urbanisme est aussi continuation : *maintien à certains endroits du passé, préparation en d'autres de l'avenir.*

Ce qu'il faut discerner, sont les intentions. Une ville a son dessin, sa ligne, sa préfiguration.

Elle est un sujet. A l'urbaniste, qui est aussi un architecte, d'en dégager et maintenir les traits dans un arrangement qui soit aussi une composition. A l'esprit de géométrie on lui demande d'allier l'esprit de finesse. Qu'il sache suivre le conseil de Bossuet et dans des emplois bornés avoir une charité infinie.

Le monde n'est-il pas un don de l'élite à la multitude? Comment ne pas donner raison à André Véra lorsqu'il écrit que le résultat de certaines extensions de villes trop méthodiques serait non seulement l'ennui, non seulement l'inconfort, mais l'instabilité des populations :

Pour quel motif un habitant s'attacherait-il à l'une de ces rues, à l'un de ces ronds-points? Pour quelles raisons ne changerait-il pas le lieu de sa résidence? Il est presque assuré de retrouver pareil.

Pour maintenir cet habitant en place, pour l'attacher à sa ville, à son quartier, à sa maison, il faut des attentions qui ne viennent pas seulement de l'esprit, mais du cœur.

Un des moyens les plus sûrs, et nous y reviendrons, c'est d'y multiplier la verdure et les fleurs. La seule chose qui puisse rendre la ville d'aujourd'hui supportable, qui puisse faire contrepoids à son tumulte, à sa fébrilité, à sa fatigue, c'est l'espace libre, celui que le citadin confiné dans un appartement étroit trouve à sa porte sous la forme de squares ou de plaines de jeux, celui qu'il peut atteindre aux heures de loisir ou de vacances, à la périphérie, dans la ceinture verte organisée et d'accès facile; celui enfin qu'ouvrier dépersonnalisé par un travail standardisé il peut utiliser pour s'y retrouver homme libre en cultivant son lopin.

Urbanisme, ce n'est donc point seulement ordre, économie ou beauté. C'est aussi, et peut-être avant tout, retour à l'humain. La cité moderne ou la vie heureuse, c'est-à-dire la vie complète, où l'homme se sent attaché au sol qui le porte, est désireux d'y rester, d'y faire souche, et non plus de s'éparpiller, de se dissoudre en divertissements qui ne trompent même plus son ennui.

A une vie faussée par l'organisation industrielle du travail et des loisirs, la cité moderne devra pouvoir apporter l'antidote, en rétablissant les rencontres et les relations avec la nature, indispensables à l'équilibre et au bonheur humains. Elle mettra fin à cette uniformité exténuante, à cette tyrannie obsédante du nombre. Elle refera une âme au citadin, comme elle refera une âme familière, protectrice et accueillante au décor qui l'entoure.

Ainsi seulement elle redeviendra ce qu'aucune ville n'aurait dû cesser d'être : *un berceau de générations, une école de bonnes manières et un foyer de civilisation.*

MARCEL SCHMITZ,
Maître de conférences
à l'Université de Louvain

L'Angleterre et les Neutres

Une guerre comporte trois éléments, ou, si on veut, trois groupes d'éléments : la force matérielle, la force économique, la force morale. Je voudrais attirer l'attention sur cette dernière et seulement à propos des neutres, car, qu'on ne l'oublie pas, s'il est possible de gagner la guerre sans le concours des neutres, d'autre part, si ce concours venait à manquer à la fin de la guerre, il serait tout à fait impossible de gagner la paix.

Cela étant acquis — et quiconque étudie les guerres l'admettra — il s'en suit qu'avant de fixer ses buts de guerre, l'Angleterre doit examiner d'abord dans quel type de monde, les neutres désirent vivre. En effet moins nos buts de guerre correspondront à ce type et moins il y aura des chances de s'assurer la coopération morale des neutres.

Et nous voici devant une première difficulté. Il ne peut s'agir en l'occurrence d'un type de monde unique, car il y a différents types de neutres : les Etats-Unis, l'Italie, l'Espagne, le groupe balkanique et les Etats scandinaves, etc. Encore qu'il n'y en ait pas deux à avoir des systèmes politiques identiques, l'ensemble peut être divisé, *grosso modo*, en deux groupes : le groupe démocratique et le groupe autocratique. De même, malgré ce que leurs systèmes économiques ont de dissemblable, les nations démocratiques favorisent le capitalisme financier et les nations autocratiques le capitalisme créateur (étatiste, oligarchique ou social). En d'autres termes, alors que d'une part la richesse est représentée par l'or, de l'autre elle est représentée par la production.

Quand on soumet les dites nations neutres à ces deux cribles capitalistes que trouvons-nous ? Que d'une part il y a une immense masse : les Etats-Unis et quelques satellites, et de l'autre le reste dont les éléments les plus importants sont l'Italie, l'Espagne, le Japon, la Russie. Nous trouvons aussi, qu'alors que les Etats-Unis sont financièrement affiliés à la Grande-Bretagne et à la France, la masse du reste est financièrement sympathique à l'Allemagne, ou, pour être plus exact, à la déclaration de Hitler : « La communauté de la nation ne vit pas grâce à la valeur fictive de l'argent, mais par la production réelle qui, à son tour, donne une valeur à l'argent. Cette production constitue la vraie couverture d'une monnaie, et non pas une banque ou des coffres remplis d'or. »

Et ces neutres ne comprennent pas seulement qu'une lutte « jusqu'au bout » signifierait la ruine de l'Europe, mais encore qu'une pareille ruine pourrait ouvrir les portes de l'Occident à quelque plan utopique d'inspiration américaine contrôlé par la finance internationale et imposé par une force de police supranationale. Et quelque étrange que puisse nous sembler pareille objection, à nous Anglais, la plupart de ces pays neutres, préféreraient la liberté à la fédération.

Cette ruine pourrait causer pire encore : l'extension du bolchevisme en Europe centrale, méridionale et occidentale. En résumé, il y a deux mondes nouveaux dont les neutres ne veulent pas et pour lesquels ils ne se battraient pas. On peut les désigner par les mots : « le règne de l'or » et « le règne du knout ».

La question se pose alors : quelle est la politique de l'Angleterre vis-à-vis des répondants de ces deux mondes : les Etats-Unis et la Russie ?

Commençons par cette dernière. Il est indubitable que l'un des nombreux buts anglais de cette guerre est le maintien de

la liberté des petites nations, encore qu'il ne s'en suive pas nécessairement que la liberté économique y soit incluse. L'Allemagne a dévoré la Tchécoslovaquie et la Pologne occidentale, ces deux pays — et peut-être aussi l'Autriche — devront être rétablis. La Russie a dévoré la Pologne orientale; elle a émasculé l'Estonie et la Lettonie et elle tente en ce moment d'avaler la Finlande. Faudra-t-il libérer ces pays ? Quant à la Pologne, il faut sans doute dire « oui », encore que le « comment » reste une énigme si on ne déclare pas la guerre à la Russie. Mais quant aux autres, la réponse, j'imagine, est « non », étant donné que nous ne les avons pas garantis, que l'agresseur n'est pas l'Allemagne, que s'il s'agissait, en l'occurrence, de celle-ci, une *furor loquendi* se déchaînerait instantanément dans tout notre Empire et que, sur le champ, nous jeterions nos vestes.

Or, pareille inconsistance fait se reculer tous les neutres de moindre importance, et quelque inexact que soit leur vue des choses, elle leur donne l'impression que les buts de guerre anglais sont purement égoïstes et dirigés uniquement contre l'Allemagne. Si nous voulons gagner à notre cause les Balkaniques, les Scandinaves, l'Italie et l'Espagne, il nous faut déclarer la guerre à la Russie, parce qu'aussi longtemps que l'Angleterre maintiendra sa neutralité envers cet empire de satrapes, tout ce que nous pourrions dire à propos de liberté des petites nations satisfaitra les neutres à peu près autant qu'un plat de blanc d'œuf battu en neige.

* * *

Et que penser de nos politiques économiques et financières ? D'après le *Times*, Mr. Chamberlain aurait dit dernièrement, dans un discours :

« Nous reconnaissons que pour le complet épanouissement du commerce international, celui-ci doit circuler dans des canaux multi-latéraux, et qu'il nous faut mettre un terme à la politique erronée de nationalisme et d'autarcie économiques qui fut si grandement responsable de la destruction du dernier traité de paix.

» L'un de nos objectifs principaux quant à l'avenir, sera la restauration du commerce international, qui nous apparaît, en ce moment, constituer la meilleure opportunité pour restaurer à son tour le standard de vie et la puissance de consommation. C'est la politique que nous projetons pour le moment où il faudra, une fois de plus, passer de la guerre à la paix. »

D'après le même journal, Mr. Chamberlain avait dit, dans son discours à *Mansion House* :

« Rien ne contribuerait davantage à la permanence des résultats (de la reconstruction pacifique de l'après-guerre), que l'extension de la collaboration anglo-française en matière financière et économique, à toutes les nations européennes et même, peut-être, au monde entier. »

Or, c'est là, très exactement, ce que tant de neutres ne désirent pas du tout ! Franco et Mussolini l'accepteraient-ils ? Et Staline ? Evidemment non, parce qu'ils désirent le libre échange des marchandises et non pas le *loan-trading* (commerce financé — et donc dominé — par la finance internationale). Est-il donc impossible à nos dirigeants de se rendre compte que les côtés financier et économique de l'hitlérisme ne sont pas uniquement confinés en Allemagne, et que déjà cinq neutres sur six en sont partisans ?

Mais alors, qui donc parmi les neutres partage l'idéal de Mr. Chamberlain ? A part quelques petites nations, il n'y a que les Etats-Unis qui possèdent aujourd'hui les trois quarts du stock mondial de l'or et qui savent, qu'à moins de pouvoir prêter cet

or, il perdra sa valeur jusqu'à valoir moins que du vieux fer. Etant donné cette perspective vraiment terrifiante, il semblerait que le but de Mr. Roosevelt en envoyant Mr. Summer Welles en Europe, est de sonder également belligérants et neutres sur les possibilités de l'ordre économique et financier que les Etats-Unis essaieront d'établir une fois qu'il sera question de paix. En d'autres mots, il est ici, préoccupé de sources possibles de crédits à placer, et qui sont considérées par tant de neutres comme les sables mouvants de l'endettement. Si Mr. Welles estimait qu'avec la sympathie des neutres, il est probable que les Alliés l'emporteront, rentré chez lui il pourrait rassurer les grandes banques new-yorkaises, qui, à leur tour, s'emploieraient de leur mieux pour que M. Roosevelt retournât à la Maison Blanche pour un troisième terme. Que si, au contraire, les neutres lui battent froid, les dites banques ne seront pas à convaincre, et il se peut qu'une pression soit exercée sur les Alliés pour finir la guerre avant qu'elle ne détruise de fond en comble leurs terrains de chasse propices.

De sorte que nous nous trouvons, dans ce conflit extraordinairement étrange, devant un dilemme énorme. Si nous voulons gagner une paix conforme au monde de l'après-guerre, il nous faut nous appliquer, maintenant, à gagner l'opinion neutre et le soutien des neutres. D'autre part, il semblerait que nous ne puissions gagner ces alliés vitaux de la paix, qu'en étendant la guerre à la Russie et, simultanément, en adoptant les systèmes économiques et financiers que nous sommes occupés, en ce moment, à essayer de détruire. Il est possible qu'il y ait quelque part un trou dans ce raisonnement, mais j'avoue humblement, qu'avec la connaissance que je crois avoir d'une douzaine de neutres européens et avec ce que je sais de nos buts de guerre et de notre politique anglaise, je ne parviens pas à trouver où cela cloche...

Major-général J. F. C. FULLER.

(Traduit de l'anglais,
Weekly Review.)

En quelques lignes...

Oremus pro pontifice nostro Pio...

En hommage au Saint-Père, à l'occasion du premier anniversaire de son élection, nous pensons publier la semaine dernière déjà ou, en tout cas, cette semaine, le texte de la belle conférence que fit dernièrement à la tribune des *Conférences Cardinal Mercier* le R^{me} Père Gillet, maître général des Frères-Prêcheurs. Ce texte n'est malheureusement pas encore en notre possession. Le P. Gillet a montré admirablement la providentielle préparation de Pie XII au Souverain Pontificat, en ce qui pourrait bien être une des grandes heures de l'histoire de l'Eglise et du monde. L'élection de Pie XII a été saluée par l'univers entier comme une immense espérance. Et avec plus de ferveur que jamais les catholiques — qui savent qu'une Providence bénigne préside, en dernier ressort aux agitations humaines — prient pour que l'Esprit-Saint daigne assister tout particulièrement leur « Pasteur angélique » dans la défense et la sauvegarde de ce qui donne son prix à la création : la vocation surnaturelle d'une humanité rachetée par le Christ...

Bravo, M. Pierlot !

On ne peut que féliciter vivement le Premier Ministre, ce parfait honnête homme, ce grand travailleur, cet insigne serviteur de l'Etat, pour le beau discours qu'il prononça à Mons, dimanche dernier. Comme on voudrait que cet « acte » du Chef du gouvernement ne fut que le premier d'une série ! Le pays demande qu'on lui parle, attend qu'on le dirige, désire qu'on le gouverne. Les temps sont bien révolus où la tribune parlementaire était LE moyen de s'adresser à l'opinion et où quiconque s'intéressant à la vie publique se précipitait le matin sur le compte rendu des Chambres. Il est certain que le centre vital n'est plus là, plus du tout même. La Couronne a vu grandir étonnamment son prestige, représenté d'ailleurs par des Rois auxquels les Belges ne seront jamais assez reconnaissants. Et la tâche du gouvernement est devenue toujours plus lourde. Le peuple comprend un peu mieux chaque jour que les discussions trop souvent électoralistes et byzantines à propos de tout et de rien, sous prétexte de souveraineté nationale, ont fait leur temps. Qu'un gouvernement est fait pour gouverner sans avoir à perdre un temps précieux à justifier à chaque pas, devant les élus du Peuple dit souverain, le moindre de ses actes. Oui, la masse des Belges comprennent cela, mais le gouvernement, lui, ne se rend peut-être pas encore assez compte que les Belges ont compris. Sans quoi il s'adresserait plus souvent directement à eux. Dieu sait pourtant si l'heure est propice et si les circonstances sont favorables à une action gouvernementale sage et prudente, certes, mais résolue et même audacieuse. Que M. Pierlot, Ardennais têtu et silencieux, que ses ministres, ne craignent donc pas d'en appeler directement et souvent à leurs compatriotes ! Agissez, Messieurs du gouvernement, et puis dites ouvertement et franchement aux Belges le pourquoi de vos décisions. Et les Belges vous suivront de tout cœur, avec confiance, malgré certains clans politiques et surtout malgré certains journaux.

On ne demande pas à M. Pierlot un grand discours tous les dimanches, mais on se permet de conseiller à l'ensemble du gouvernement de très fréquents contacts directs avec l'opinion publique. Pour nous, le résultat est certain...

Sophie Mannerheim

Une jeune fille aux yeux de rêve, au front bombé de madone enfantine, écoute la clameur d'une salle aux trois mille visages. Pour l'écouter, pour l'applaudir, pour s'émouvoir, le public bruxellois a pris d'assaut l'*aula magna* du Collège Saint-Michel. Et c'est le même frémissement passionné que celui-là qui saluait, voici bientôt cinq ans, Carlo Delcroix, messenger mutilé de l'Italie casquée.

Mannerheim, aussi, est casqué, le vieux maréchal. Pour la quatrième fois, il a repris le glaive. C'est qu'on n'a jamais fini de veiller sur ce *limes* qui défend l'Europe chrétienne contre les barbares...

Le maréchal n'a pas délégué sa fille. Il ne s'agit point de tendre la main, de recueillir l'obole des « bien gardés », en faveur de ceux-là qui les gardent. Simplement, filialement, Sophie Mannerheim dit, d'une voix unie et dont les hauts parleurs trahissent le secret, que son père est, comme dans la *Légende des Siècles*, « ce héros au sourire si doux ». Dévorée par tous ces yeux avides, fusillée à bout portant par l'éclair du magnésium, fleurie, acclamée, rendue aux forces éternelles du symbole et de la transfiguration, une jeune fille ne veut se souvenir que du don très chaud de la tendresse. Des feuillettes sont éparés sur la table, entre la carafe et les fleurs : des lettres du père. Il suffit de quelques mots jetés aux quatre coins de cette salle grouillante, pour que

règne — aussitôt — la vertu de sérénité. On attendait peut-être l'explosion des vivats et des colères, des revendications et des défis. Sophie Mannerheim nous enseigne (et comme c'est plus grand!) que le maréchal héroïque est, d'abord, un père sensible.

Sans doute, il ne faut pas que la Finlande meure. Mais, aussi éloquente que la défense de Viborg, parlait, samedi soir, la souveraine maîtrise d'une jeune femme. Les applaudissements se firent, soudain, plus discrets. L'état de grâce, de son aile, avait touché la foule. Pour un peu, on se fût retiré sur la pointe des pieds. La vraie grandeur n'est pas théâtrale, pompeuse. Sophie Mannerheim avait montré qu'elle était, sur la terre d'exil, la digne fille du maréchal obstiné.

Foire commerciale

C'est — aussi — un divertissement dominical.

Il faisait un avant-printemps gris et bleu. Les saules, tôt éveillés à la douceur de mars, se saupoudraient d'un or léger. Sur le talus, les chatons soyeux réjouissaient le promeneur champêtre. Mais le Heysel, c'est déjà la campagne. Voilà pourquoi les familles ont décidé, entre le Saint-Honoré et les mandarins, de pèleriner vers l'avenue de Meysse, vers les Grands Palais.

La Foire commerciale ressemble toujours un peu au concours Lépine. A constater le nombre d'inventions ménagères qui se piquent d'alléger les tâches quotidiennes de la femme au foyer, on est surpris de s'entendre requérir, à l'heure du déjeuner, pour dévisser le couvercle du pot de moutarde ou pour tourner la clef de la boîte à sardines. Le linguiste est horrifié; car du « pasvite » à l'« ouvretou », les noms des ustensiles perfectionnés prennent, avec l'orthographe, toutes sortes de licences... commerciales. Les machines à lessiver sont légion. Transparente, la cuvette laisse voir des linges d'aquarium, en proie à la savonnée automatique. Où sont les lavandières d'antan?...

Chaque stand est décoré avec coquetterie. Les vendeuses n'ont pas oublié de passer chez le coiffeur; les démarcheurs, calamistrés ou décorés (selon l'âge), griffonnent tous, fiévreusement, dans un carnet qui voudrait être de commandes. Cela fait très *struggle for life*.

Parce que la Foire est internationale, les Italiens exposent de ravissantes poupées Lenci et des verreries de Murano. La France est lyonnaise, du côté des soieries; et les éditeurs se sont groupés pour écouler le Goncour et l'avant-dernier Fémina. On se détourne des vins du Rhin et bières allemandes. Mais la Bohême (qu'est devenue la Bohême?) vend aux petites dactylos la camelote de ses broches et ceintures, boucles et clips.

C'est au pavillon de l'alimentation que le Belge moyen passe le plus clair de son après-midi du dimanche. Les dégustations gratuites se bornent à l'offrande d'un caramel mou ou d'une tasse de bouillon à l'eau chaude. Le champagne se paie, et le vin grec, et le fromage de chèvre, et le bitter, et la barre de chocolat. Il règne, sous l'immense verrière, une odeur composite de sueur et d'arrière-cuisine. N'importe! Tous les couloirs sont obstrués. Les chaises des « débits » font l'objet de convoitises brutales et de stratégies sournoises. La Ligue pour la Défense passive a donné l'ordre aux sirènes de moduler le cri d'alerte. Il s'agit bien d'alerte aux avions! Au pays des kermesses, le « speculoos » est roi.

... Dehors, des centaines d'autos parkées aux abords du stade sont une autre leçon d'optimisme courageux. Allons! le Belge est travailleur. Et le printemps, fidèle au rendez-vous.

Dans le tramway du retour, un gamin haut comme trois pommes tient, serrée sous son bras, la liasse des prospectus. Quand l'imprimerie publicitaire va, tout va!

Le « Queen-Elizabeth »

Nous vivons l'Aventure que nos aînés avaient rêvée. Et chaque jour qui passe livre à nos motifs d'enthousiasme ou d'étonnement quelque aliment de choix.

Voilà que le plus grand paquebot du monde a quitté — secrètement — son port d'attache : « quelque part en Angleterre ». 85.000 tonnes : le roi des géants. Ou, plutôt, la reine; car il porte, sur ses flancs, en lettres hautes de tant de pieds, tant de pouces : *Queen-Elizabeth*. Parce que les aviateurs allemands menacent de bombarder les côtes anglaises, le *Queen-Elizabeth* a pris la route de New-York.

Le premier miracle est un miracle du silence. 85.000 tonnes : cela n'échappe point à l'œil vigilant des espions nazis. Pourtant, le secret fut gardé. Nul sous-marin ne s'alla poster sur la route transocéanique. Le capitaine — seul maître à bord après Dieu — conduisait, sans crainte de la torpille, le « racer » de l'Atlantique-Nord.

Au demeurant, et le hasard d'une rencontre fâcheuse ne pouvant être totalement exclu, le *Queen-Elizabeth*, par les soins de ses ingénieurs, se trouvait pourvu d'une ceinture antimagnétique. Ainsi va la science, de nos jours : à invention nouvelle et diabolique répond, presque automatiquement, la contre-mesure de sauvegarde. Il faudra que les Allemands cherchent autre chose...

Mais le plus extraordinaire de cette traversée clandestine, c'est l'imprévu de la route choisie. Sur les planisphères, des traits pointillés nous indiquaient, jusqu'à hier, comment, parti de Southampton, un paquebot rallie la statue de la Liberté et les quais de Manhattan.

Aujourd'hui, depuis l'aventure du *Bremen* et jusqu'à celle du *Queen Elizabeth*, c'est une fabuleuse partie de cache-cache que jouent, à travers brumes, latitudes et dérives, les marins et les capitaines. On navigue en zigzag; on hante, du côté de l'extrême-Nord, la zone des icebergs, autrefois redoutés; on peint la coque en gris, en glauque, couleur de fumée. Que de vaisseaux-fantômes sur les mers!

Au reste, cette évasion du transatlantique *the biggest in the world* peut passer pour un signe d'espérance. A l'abri de la rade new-yorkaise, les beaux navires attendent que, la paix revenue et la sécurité, ils puissent de nouveau, toutes hélices dehors, se disputer — tant d'heures, de minutes, de secondes — le *Blue Ribbon*.

Aux sources de l'antagonisme germano-occidental⁽¹⁾

II

L'Occident, le monde latin et anglo-saxon, a hérité de l'Empire romain la conception d'une égalité de principe entre tous les hommes. Non pas cette égalité chimérique à laquelle rêvaient et rêvent les idéologues enthousiastes ou des imbéciles, jaloux de leurs non-semblables mieux doués, et de pauvres hères envieux des richesses d'autrui, mais un ordre des choses où la même chance

(1) Voir la *Revue catholique* du 8 mars.

est ouverte à tous ceux qui la méritent par leurs efforts ou par la faveur du hasard, sans que le caprice de la naissance y joue un rôle décisif, sinon exclusif. C'est que Latins et Anglo-Saxons, de même que les Anciens des premiers siècles après Jésus-Christ, avaient cessé de reconnaître les dieux terrestres et leur semence, c'est qu'ils croyaient à l'intelligence individuelle, aux vertus d'une fonction bien remplie, d'une fortune acquise ou léguée par les ancêtres, enfin à l'influence de la terre et des frontières; ils y croyaient plutôt qu'à la puissance fatidique du sang.

La grande césure qui sépare l'ordre germanique de l'ordre antique et latino-anglo-saxon moderne est toute dans le contraste que nous venons d'esquisser. L'ordre germanique s'est maintenu chez les Allemands, mais il n'a été qu'un épisode, parfois d'une durée considérable, en Angleterre, en France, en Italie et dans la Péninsule ibérique. Très probablement, les divergences raciales ont contribué à ce que l'évolution bifurquât. Là où l'élément nordique s'est imposé comme essentiel dans la formation d'un peuple, la loi du sang est restée souveraine. Ailleurs, où les hommes de race méditerranéenne et occidentale, atlantique, constituent le gros de la nation, une conception plus individualiste, moins respectueuse d'un sort aveugle, a regagné le terrain qu'avait envahi, avec les conquérants germaniques, leur *Weltanschauung* communautaire et déterministe.

Ce n'est pas en vain que l'édit de Caracalla a proclamé aptes à tous les honneurs les habitants de l'Empire romain sans distinction de race et de classe. Loin d'être de la théorie pure, cette égalité potentielle s'est affirmée par l'ascension au pouvoir suprême tantôt d'Orientaux, d'Arabes, de Syriens et autres, d'Ibériens, de Gaulois et d'Africains, à côté des fils de l'Ausonie, tantôt de quelques hommes nouveaux, aux origines paysannes sinon prolétariennes. Puis, on ne se souciait guère de la condition de la mère. Le Droit romain est fondé sur un patriarcat rigoureux. Généalogiquement parlant : il s'intéresse uniquement à la « table familiale », à la *Stammtafel*, aux aïeux en ligne mâle, et non pas à la table ascendante complète, à l'*Ahnentafel*, qui représente toutes les hérédités, qu'elles viennent du côté des hommes ou de celui des femmes.

Les causes profondes qui président à ces deux conceptions contradictoires, germaniques et antique, sont restées du domaine de l'inconscient et ne voient le jour qu'aujourd'hui, sous l'analyse pénétrante de la science. Les Germains, plus proches de la nature, plus jeunes en civilisation que les peuples méditerranéens, se soumettent, résignés et pleins d'une vénération craintive, au *Diktat* des forces matérielles. Bon sang ne peut mentir, mauvais sang est condamné à la vilenie. Les fils des vieilles civilisations qui se sont succédé depuis quatre ou cinq mille ans autour de la Méditerranée se sont émancipés de pareil fatalisme. Ils connaissent et reconnaissent les forces morales, ils admettent le triomphe du libre arbitre sur des dispositions et des tares héréditaires. Ils savent que bon sang peut mentir et que le génie et la sainteté peuvent habiter le corps chétif d'un manant.

Puis, ils délivrent l'individu des liens trop serrés, pratiquement indissolubles, qui le rattachent à ses consanguins, ils lui ouvrent la possibilité, plus ou moins réelle, d'être lui-même et, dans des cas exceptionnels, rien que lui-même, vainqueur de la fatalité ancestrale et de toutes les entraves sociales et légales. Telle a été la leçon de la Rome antique et du Christianisme, telle sera la coutume qui deviendra loi dans les pays occidentaux, dès qu'ils auront échappé à la mainmise germanique et qu'ils reprendront leur route troublée par les invasions barbares.

* * *

L'Italie donne l'exemple. Elle a la première exhumé le Droit romain, préparé la « Réception » sur le terrain juridique et la

Renaissance dans l'arène des sciences, des arts et des lettres. Elle a remis en honneur le patriarcat et abandonné la recherche des maternités. Dès le XI^e siècle, nul ne se préoccupe plus, dans la Péninsule appennine, de connaître le rang de la mère pour établir celui du fils. Et bientôt, il en découle que l'on ne questionne non plus sur le père. Certes, une glorieuse ascendance comporte des droits, des privilèges, mais non pas le monopole des places dirigeantes. La Rome des papes fournit le précédent de carrières vertigineuses. Les villes et même les cours des princes et des principicules italiens voient, dans un va-et-vient continu, des *self-made-men* arriver très loin, comme prélats, comme banquiers, comme professeurs ou écrivains, en tant que conseillers des différents dynastes et finalement, par leurs faits et gestes de condottieri, comme fondateurs de dynasties, tel ce Sforza de Milan, dont les descendants s'allieront aux maisons impériales et royales.

Des preuves nobiliaires, la tyrannie impitoyable du principe de l'*ärgerer Hand* auraient paru grotesques aux Italiens depuis plus de 800 ans, comme à leurs ancêtres jusqu'au VI^e siècle. Dans toute la Péninsule on admit l'égalité des droits à la succession et au rang social, non seulement pour les rejetons d'un mariage qui aurait été inégal en Allemagne, mais aussi pour les bâtards et les enfants légitimés. Nul ne songe à disputer leur position aux fils et filles que le pape Alexandre VI avait engendrés avec une Romaine de la plus basse extraction. Dans les maisons illustres des rois de Naples, des Este, des Gonzague, des Médicis, dans le patriciat de Venise, de Gênes, de Florence et de Rome, les unions, bénies ou non par l'Eglise, avec des descendants du peuple se chiffrent par milliers et les hommes, qui ne sont que les fils de leurs propres faits, ou même, comme l'Arétin, de leurs propres forfaits, traitent en égaux les princes et les seigneurs de souche hautement ancienne.

L'évolution historique a fortement marqué les idées que les Italiens adoptent encore aujourd'hui, après la révolution fasciste, sur le rôle de l'individu dans la société, sur l'importance des hérédités ancestrales et sur la primauté du spirituel par rapport au physique. De même que les hommes de la Renaissance et leurs prédécesseurs immédiats n'étaient point des démocrates qui préconisaient l'égalité absolue de toute notre espèce, la doctrine fasciste se fonde sur une hiérarchie où l'ascendance est pour quelque chose, mais où la valeur personnelle l'emporte sur des obstacles sociaux. On défend explicitement le principe de « la meilleure main », c'est-à-dire que le meilleur sang est réputé susceptible de compenser les tares de l'autre conjoint inférieur. C'est pourquoi la législation raciale italienne admet des exceptions motivées par le mérite personnel et qu'elle fait suivre le parent italien aux enfants nés d'une union « inégale » avec un non Aryen. Leur mesure latine a préservé les compatriotes du Duce de tout excès, que ce fût dans le sens égalitaire aux temps de la démocratie intégrale — où les grands noms n'étaient pas moins respectés — ou que ce soit maintenant, où les préoccupations raciales ne dégèrent pas en un statut de haras.

* * *

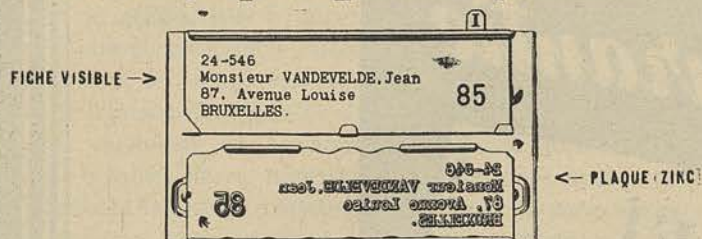
La France a été plus lente à se dérober à l'emprise germanique. Le culte du sang semi-divin y a duré jusqu'à l'époque des Croisades. La table ascendante y est demeurée chose capitale pendant de longs siècles et elle n'a perdu sa valeur juridique et sociale que par la grande Révolution, ensemble avec toutes les survivances « gothiques ». Cependant, l'avance du principe du mérite individuel est poursuivie au cours d'une lutte tenace contre le principe, disons généalogique. Les communes, les légistes, la réception du Droit romain, la formation d'une bureaucratie royale, l'essor des villes et de leur bourgeoisie, les fermiers

ADDRESSOGRAPH

(ELLIOTT-FISHER ORGANIZATION COMPANY)

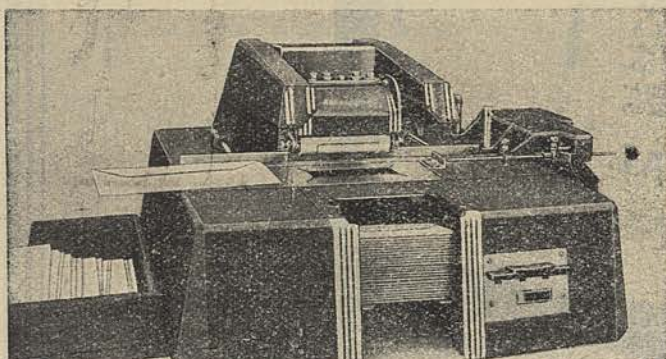
4, BOULEVARD ÉMILE JACQMAIN — BRUXELLES
Succursales: Anvers-Liège-Gand-Charleroi-Luxembourg

SA PLAQUE POUR FICHIERS VISIBLES



SA MACHINE A ADRESSER ÉLECTRIQUE
SILENCIEUSE

(SON PRIX PERMET DE LA SUBSTITUER AUX MACHINES A MAIN)



Grande Maison de Blanc

Rue du Marché-aux-Poulets
— BRUXELLES —



Fournisseur de la Cour

Spécialiste de la qualité
au meilleur prix

BLANC

AMEUBLEMENT

TISSUS

LE " MOSAN "

Poêle breveté dans tous les pays

SÉCIELEMENT construit pour
le chauffage des grands locaux
ÉGLISES, ÉCOLES
SALLES DE FÊTES



Le " Mosan "

est le plus

Propre

Économique

Hygiénique

Pratique

Solide

Élégant

et absolument sans
danger

Société Anonyme
LES FONDERIES DE LA MEUSE
HUY (Belgique)



ATELIERS POLICER

V. Policer & O.-F. Saint-Remy

136, rue des Coteaux, BRUXELLES — Tél.: 15,94.07

Département A Argenture et réargenture
Chromage, nickelage, bronzage,
cuivrage, etc.

Département B Meubles en tubes et en acier:
tabourets, chaises, fauteuils,
tables, pupitres, bancs, lits, armoires, etc., pour cou-
vents, écoles, colonies (Missions).

NEUMANN & Co

LIÈGE, rue Saint-Remy, 5 et 7 (Place Saint-Paul)

TÉLÉPHONE 100.32

Compte Chèques Postaux 305.812

A B C Code 5^me et 6^me Ed.

Registre du Commerce N° 90

GROS — DÉTAIL

JOUETS

AVEC TOUT ACHAT D'UN TISSU TOOTAL

*exiger désormais
ce bon de garantie*



... QUI CONSTITUE POUR VOUS UNE
protection totale!

Non ! la garantie Tootal n'est pas un vain mot ni une vaine promesse. La qualité de nos tissus est telle que depuis toujours nous les vendons sous une garantie *formelle*. Afin de vous assurer une protection encore plus efficace, nous avons créé à votre intention, un « bon de garantie Tootal » imprimé en bleu, que le détaillant est tenu de vous remettre avec tout achat de tissu Tootal. Il est de votre intérêt d'exiger partout ce bon de garantie auquel vous avez droit.

Les tissus

TOOTAL MARQUE DÉPOSÉE
SONT FORMELLEMENT

garantis!

TOBRALCO ◊ TARANTULLE ◊ TISSUS ANTICHIFFONNABLES TOOTAL :
LYSTAV - TOOTAMA - ROBIA ET TOILE DE LIN TOOTAL ◊ AUTRES
PRODUITS TOOTAL : TISSUS D'AMEUBLEMENT, CHEMISES ET CRAVATES
TOOTAL ◊ ROBES ET BLOUSES CHESRO ◊ MOUCHOIRS PYRAMID

TOOTAL — 18, Avenue de la Toison d'Or, Bruxelles

généraux, les grands commis; la Sorbonne, la Renaissance, les Esprits forts, l'Encyclopédie, mais aussi Cluny, la destruction des Templiers, Avignon, les disputes autour du Concile, la Réforme et la Contre-Réforme, le Gallicanisme et le Jansénisme, enfin la silencieuse émeute perpétuelle du bas clergé : voilà autant de stations qui désignent le chemin par lequel la France est retournée à ses origines romaines, gauloises et plus anciennes, à un humanisme qui s'avère plus catholique, fût-ce sous des apparences païennes ou athées, que le paganisme à surface chrétienne du Saint-Empire de nationalité allemande.

A vrai dire, les temps des premiers Capétiens ont échafaudé en France une société organisée d'après les mêmes principes que ceux qui régnaient en Germanie. Nous retrouverons donc dynastes, hommes libres, ministériaux, serfs, mais nous y noterons également la présence ininterrompue d'une classe qui remontait au delà des incursions barbares, et qui avait disparu outre-Rhin. C'est elle, qui avec des fragments de la population rurale du Midi, embrassait le gros des descendants des Gallo-Romains. C'étaient les citadins, les ancêtres des bourgeois, les piliers des communes, ceux qui conservent la flamme de la civilisation romaine et qui s'insurgent contre le préjugé du sang, en combattant pour la liberté de l'individu. Mais ils doivent patienter. Tout d'abord, la France héberge à son tour des abbayes réservées au sang des demi-dieux, les prébendes vont aux seuls nobles; le mariage entre inégaux décline ses fruits. Les Croisades ébranlent cette construction gothique. Les ministériaux se mêlent à leurs seigneurs et aux rejetons de ceux-ci. L'Eglise honore les vertus personnelles, du moins chez les réguliers. Les villes augmentent en richesse et en puissance. Et le Roi s'appuie sur des bourgeois, anoblis ou non, contre les grands feudataires, issus pour la plupart de la noblesse germanique franque, bourguignonne, visigothe, normande.

Le droit s'adoucit, non seulement dans les régions du Midi, plus fortement empreintes de latinité, mais aussi dans les pays de langue d'oïl. La malédiction d'une vile naissance est brisée depuis que les rois s'arrogent la faculté d'annuler la loi du sang en anoblissant des roturiers. On imagine difficilement révolution plus incisive que la première lettre de noblesse. La Couronne, une instance terrestre quoique procédant du Droit divin, intervient dans l'ordre que le Sort a établi. Elle délivre des billets d'entrée pour un cercle d'élite jusqu'alors hermétiquement fermé.

Second changement fondamental : des nobles se marient à des bourgeoises, voire à des serves, et ce sera pourtant un hymen pleinement efficace. Puis, des roturiers vaqueront à des fonctions importantes, leurs descendants passent par la magistrature ou l'administration, par l'armée ou l'université et revendiquent les premières charges du Royaume. Par rapport aux idées directrices de la France germanique, tout cela est beaucoup plus révolutionnaire que la scission spectaculaire que 1789 a opérée entre deux périodes, latine et individualiste chacune.

Le triomphe de la bourgeoisie ne date pas des derniers Etats Généraux. Il s'est lentement accompli depuis le XII^e siècle. Et l'ancien régime, le véritable de facture germanique, fondé sur le droit inaliénable du sang, était miné depuis des siècles, lorsqu'il s'est écroulé telle une momie soudain tirée de son linceul au contact d'un ouragan. Preuves de noblesse, fastes nobiliaires, cérémonies gothiques étaient depuis des temps immémoriaux devenus un jeu de société, auquel se complaisait une comparserie distinguée, rassemblée autour d'un Maître (de ces plaisirs ultrachois), le Roi. Monter dans les carrosses du roi, prouver ses quartiers inattaquables, prétendre au tabouret, jouer à la partie du souverain, courre le cerf dans sa suite : les Français bien nés s'y prétaient avec grâce, comme leurs petits-fils exécutent aujourd'hui d'autres rites sociaux. Mais aux XVI^e, XVII^e et XVIII^e siècles, la puissance réelle, la conduite des affaires était

dévolue aux bourgeois et à leurs descendants anoblis, faits comtes et marquis (comme les Colbert et tant d'autres). Les gouverneurs des provinces brillaient d'éclat, mais les modestes intendants gouvernaient. Les pairs et les courtisans entouraient le Roi, mais les grands fermiers administraient et exploitaient les ressources du pays. Observateurs fins et pénétrants, quoique acteurs passionnés sur la scène mondaine, les Français affectaient, aussi longtemps que cela ne jurait pas ouvertement avec la réalité, de croire à un décor périmé; ils étaient cependant trop intelligents pour le prendre au sérieux et ne nourrissaient aucun doute sur la situation réelle.

C'est ce qui explique l'attitude, qui autrement eût été incompréhensible, de toute la Cour, de l'aristocratie et des rois mêmes, qui défendaient leurs privilèges, mais avaient soin d'entretenir de bons rapports avec les maîtres véritables qui, demain, pouvaient se transformer en dirigeants officiels du pays. Les mêmes gens qui juraient par d'Hozier ordonnaient et défrayaient les enquêtes sur les prétentions nobiliaires, se mouvaient dans l'antichambre royale et se disputaient l'honneur d'offrir à Sa Majesté la chemise, sinon le pot de chambre; ces mêmes gentilshommes admiraient et affectaient des qualités éminemment bourgeoises, comme le culte des sciences et des lettres, la sage administration de la fortune et les égards dus à tout prochain, du moins en théorie; ajoutons même qu'ils professaient un égalitarisme théologique ou philosophique honteux de la situation privilégiée des classes supérieures.

Quand Louis XV se vante presque de descendre, au dixième degré, d'un simple barbier nommé Babou, — oh! la belle science que la généalogie, alors florissante! —, lorsque les ducs et les princes du sang se disputent Voltaire et Jean-Jacques, quand les marquises imitent les bergères et que les mauvais bergers s'enflamment pour le vicaire savoyard, sans toutefois se préoccuper de la misère des vicaires français, une seule idée confuse et pourtant nettement perceptible anime ces gestes : tout en étant dans les fers, l'homme est libre; aucun homme n'a d'autorité naturelle sur ses semblables et l'égalité pareillement naturelle ne devient apparente et illusoire, ou ne cesse complètement de subsister, que sous de mauvais gouvernements.

Telle était l'opinion de ce siècle des lumières qu'avait illuminé Rousseau. Mais le Grand Siècle qui précédait n'a différé d'un pareil point de vue que par une autre application pratique, plus réaliste, du même principe. Sous Louis XIV on ne croyait pas davantage à la mystique du sang illustre, on admettait pourtant l'inégalité de fait que produisent des circonstances multiples et l'on considérait comme un gouvernement très bon, que dis-je, idéal, celui qui savait établir et maintenir une juste, donc inégale, distribution des honneurs, de l'influence et des richesses.

Les adversaires des droits ineffaçables du sang, ce n'étaient pas les rois absolus, de Philippe le Bel par Louis XI au Roi-Soleil, ces monarques imbus de majesté latine, de concepts unitaires et de sympathies pour leurs conseillers d'origine bourgeoise, mais les ennemis du pouvoir royal, les champions de l'esprit germanique, aristocratique, dissociant et pourtant grégaire, les grands feudataires, qui succombent finalement, sous la Fronde, et les hobereaux qui demeureront réfractaires aux séductions de la Cour comme aux idées du siècle, qu'il porte le nom de Renaissance, de la Grandeur ou des Lumières. Capétiens et citadins, Sorbonne, Château de Versailles et Trianon, Hôtel de Rambouillet et Café Procope, Etienne Marcel, Jacques Cœur et le fils Arouet, Richelieu, Mazarin et Colbert forment, vu de la perspective de Sirius, un front unique contre les burgraves et les autres « fossiles » francs et gothiques.

La conception française, latine et chrétienne de l'Etat, de la nation, de l'individu et des rapports qui relient ces trois facteurs de toute communauté humaine policée, s'est formée et imposée

longtemps avant la Révolution — qui, selon nous, ne fut qu'un gigantesque effort pour se débarrasser d'une écorce devenue craquante et insupportable. Cette conception est antidéterministe : elle se fonde sur le libre arbitre, reconnaît à l'homme la faculté de choisir son Etat et son état, et à l'Etat le droit d'accueillir ou de ne pas accueillir un homme. Elle identifie l'Etat avec la nation et trace les frontières de celle-ci, non pas dans un espace sans limites et par les commandes magiques du sang, mais sur terre, par des lignes extérieurement marquées. L'Etat, même s'il est gouverné par une seule volonté absolue, indiscutée, ne constitue pas un but en lui-même, supérieur à tout et avant tout au salut individuel de ses membres, mais un organisme qui sert, en dernier lieu, au bien-être et, d'accord avec la vérité chrétienne, au salut des citoyens. Etat et nation sont d'ailleurs soumis aux mêmes règles de la morale qui valent pour les individus, car ce n'est que par eux qu'existent les communautés, dont les droits s'arrêtent aux confins de la sphère strictement personnelle. Ni l'Etat, ni le souverain, ni le sang, ni la classe, ni les forces tumultueuses ineffables n'ont d'emprise sur le domaine le plus intime du moi. C'est que la pensée tant antique que chrétienne, c'est que la France proclament la responsabilité individuelle, qu'elles s'inclinent devant la raison et l'intelligence, qu'elles défendent l'effort conscient et logique face aux instincts, aux passions, au hasard et à la cruelle fatalité.

* * *

Pour mesurer tout l'abîme qui s'ouvre entre ces idées et l'esprit germanique éternel, rien n'est peut-être plus instructif qu'une petite excursion dans un paysage littéraire où l'on ne soupçonnerait pas la présence d'éléments historiosophiques. Et pourtant, les contes de fées de Perrault et les *Kinder-und-Hausmärchen* des frères Grimm sont révélateurs sous ce rapport. Les uns, français et latins du Grand Siècle, représentent l'alliance de la Cour et de la ville, la civilisation que protège et ordonne le Roi et que représentent les grands bourgeois lettrés, lesquels se façonnent d'après la haute noblesse courtoise et civile. Les autres, récits populaires puisés aux sources de l'âme allemande, proviennent de paysans, sinon de rustres qui créent à leur propre image des rois et les fées, sur paysans et sur paysannes. En lisant Perrault et Grimm on n'oubliera pas que la France moderne comme la Gaule antique ont une civilisation citadine, ni que la Germanie de toujours possède une *volkhafte Kultur*.

Et voici comment cela se reflète dans les historiettes de même que dans la grande histoire : Perrault, le Français, admire l'élégance des mœurs, la finesse de l'esprit, le triomphe de l'intelligence sur la force brutale. Voyez *Riquet à la Houppie* ou *l'Adroite Princesse*, accompagnez le mirobolant *Chat Botté* : c'est la victoire de la raison, la primauté du Spirituel et de l'homme d'esprit. Et quelles sont les jouissances auxquelles on aspire : l'amour raffiné, les conversations agréables, le luxe subtil, une cuisine variée, faite par des hommes qui ont, eux aussi, une sorte d'honneur, des « ballades », des « goûters », des rubans, les plus galants qui soient. La politesse et le goût règnent en souverains, les enfants de prolétaires donnent du Monsieur aux ogres et de la Madame aux sorcières. Tandis que chez les Grimm : des princesses pouilleuses, des rois qui se grattent ; le bonheur se résume par de l'argent, par de la boustifaille en quantité gargantuesque, et par le couchage, concédons-le : pur, parce que légitime, et simple, faute d'une imagination complexe. Mais quels sont les moyens du succès : une ruse grossière ou la force brutale. Quels sont les héros favorisés par les puissances occultes : les campagnards, les manants et parmi eux, comme partout, les sots, *die Tumben, die reine Toren*, les purs imbéciles, les illettrés camouflés en docteurs *Allwissend* (omniscient) — ce qui comporte

le mépris des connaissances livresques — et des trois frères, ou fils, réglementaires, toujours celui qui détient le record de la bêtise, de l'ignorance et du non-savoir-faire. On rencontre, dans ces contes, quantité d'esprits, mais de l'esprit-goutte. L'initiative personnelle est réduite à néant. Proie d'un Sort capricieux, de forces inexplicables, qui peuvent intervenir à chaque instant, dénué de toute responsabilité, car une procédure magique se substitue aux actes volontaires et détermine seule le succès ou l'insuccès, l'homme erre sur notre planète, intégré, sans qu'il y soit pour rien, dans une communauté où il demeure une petite unité « fongible » et où il doit obéir aux chefs, irresponsables, capricieux, installés par le *Fatum*, mais conduits eux-mêmes par des puissances invisibles qu'ils ignorent.

Il me plaît de prolonger notre courte escapade dans les lettres et à nous transporter en territoire anglais. C'est là que nous découvrirons d'emblée les similitudes entre Français et Britanniques et les contrastes irréductibles qui s'élèvent entre ces derniers et les Allemands. Enfants et adultes naïfs, sans parler des hommes hypercultivés, qui se délectent en France dans Perrault, en Allemagne dans les frères Grimm, s'en tiendraient en Angleterre à Robinson et aux voyages de Gulliver. Certes, ces deux bréviaires de l'Albion éternelle ont un visage différent des contes français ; il est tourné vers la Mer, il se signale par des traits étranges, singuliers, il cherche la solitude et l'isolement qui répugnent aux Gaulois sociables. Cependant, à ces divergences près, que nul ne songe à nier, quelle analogie dans les fondements spirituels, moraux ! Gulliver et Crusoé : le triomphe de la volonté et de l'intellect, la victoire de l'homme raisonnant et pleinement responsable sur les forces obscures, la poussée de la civilisation jusqu'au delà des zones connues et, même dans la sanglante satire de Laputa, l'hommage à la science, même dans les éloges de la « Chevalerie » des *Hmnhmhs* et le pamphlet contre les *Yahus*, un humanisme déçu. Nulle part, la superstition du sang ancestral, si fréquente chez Grimm ; partout la croyance à une chance individuelle concédée à chacun, qu'il peut gaspiller ou utiliser, mais dont il reste le maître. Pourquoi ce parallélisme psychique, moral et intellectuel franco-britannique ?

* * *

L'Angleterre ressemble dans son évolution politique à la France plutôt qu'à l'Empire allemand. Malgré la communauté d'intérêt qui a souvent réuni contre les Capétiens les rois de Germanie et les descendants d'Alfred le Grand, puis les Plantagenets et les Tudor, les Stuart et les Guelfes, la structure des deux voisins que sépare l'étroit canal de la Manche fut sensiblement la même, jusqu'à la moitié du XVII^e siècle. Ce n'est qu'après la Révolution de Cromwell que les Iles Britanniques commencent à se distinguer, de plus en plus, de la France centraliste, bureaucratifiée, d'abord soumise au pouvoir absolu des rois, puis à celui de tyrans éphémères, d'un Empereur. Les deux Etats se rapprochent davantage sous la Restauration et la Monarchie de Juillet, s'éloignent socialement depuis la Révolution de 1848, mais demeurent en communion indestructible des idées fondamentales politico-morales, en dépit des divergences de régime, des buts internationaux de leur politique et de la facture extérieure de leur vie quotidienne.

Au cours des longs siècles du Moyen-Age, Angleterre et France ont failli à plusieurs reprises se confondre en un seul organisme politique. Les composants de leur civilisation sont presque les mêmes, ici et là ; l'interéchange culturel et économique des deux peuples fut intense à chaque époque. De nombreux mariages mixtes ont rapproché les classes supérieures des deux côtés de la Manche ; des centaines de familles sont venues, les unes de France en Angleterre, avec les Rois normands, les autres d'Angleterre

en France, avec les Plantagenets désireux de revendiquer leur héritage gaulois. C'est dire et expliquer que non seulement la civilisation, mais aussi les concepts du droit se sont réciproquement assimilés dans les deux Etats. Nous verrons donc que le patriarcat prendra racine en Angleterre et qu'il y prévaudra plus rapidement et avec plus de force qu'en France, que le prestige quasi religieux du sang disparaît chez les Britanniques comme chez leurs voisins continentaux et que le *connubium* entre toutes les classes existe également depuis l'ère des Croisades.

L'avènement des bourgeois, le rôle des conseillers royaux, l'accès des roturiers aux postes dirigeants de la hiérarchie, tout cela se double en Angleterre d'un facteur constitutionnel, de la participation des bourgeois au pouvoir d'abord consultatif, puis législatif, du Parlement. Un coup d'œil sur les manuels du Peerage, du Baronetage et de la *Landred Gentry*, nous indiquera en outre que les couches supérieures du royaume ont de bonne heure accueilli un afflux perpétuel de sang nouveau. Tel duc de Suffolk, au XV^e siècle, compte, à quatre générations en arrière, des ancêtres marchands. Bel duc royal, à l'époque des Deux Roses, remonte par les femmes à des trisaïeux, petits bourgeois de Flandre.

Enfin, et beaucoup plus tôt qu'en France, on n'a cure des ascendances féminines. Des preuves nobiliaires, aucune trace dans le droit public. Duchés, marquisats et autres pairies se transmettent d'après la primogéniture, à seule condition que la succession soit assurée par des mariages légitimes. D'autre part, l'Angleterre fait entrer dans les classes moyennes, parmi les bourgeois, les rejetons en ligne mâle des maisons les plus illustres. Des mérites personnels ou une grosse fortune, si possible les deux à la fois, maintiennent les fils cadets des fils cadets dans le giron aristocratique de leurs grands-pères et arrière-grands-pères titrés, mais à défaut de cela ils perdent tout signe extérieur d'une haute naissance après une étape de deux ou trois générations. Chez les Français, c'est au moins la particule qui reste comme souvenir nobiliaire et qui empêche, qui empêchait sous l'ancien régime, la déchéance. En Allemagne le titre passe à tous les descendants en ligne mâle de maisons baronales, comtales et princières (certaines exceptions ne font que confirmer cette règle). La tabou du sang garde son plein effet chez les Germains, il laisse une vague trace en France.

Mais les Anglais et les Français, revenus du fantôme d'une noblesse par la grâce de Dieu, ont conservé les distinctions héréditaires par motif d'utilité sociale, les uns légalement, les autres de fait. Sans cela, on tomberait dans cette autre mystique, adoptée par la fiction officielle de la Troisième République, d'une égalité de tous les humains, ce qui répugne pareillement au bon sens britannique et français. C'est en Angleterre que les deux superstitions, celle de la fatalité héréditaire et celle de l'égalité, ont trouvé leur contrepoids dans un ordre social où la raison et le sentiment, la justice et la réalité des faits s'équilibrent. Ici, toutes les chances sont ouvertes au mérite et à la fortune, même celle d'être léguée à la propre postérité.

C'est pourquoi toutes les démagogues, tous les tyrans, tous les prophètes de la félicité terrestre, tous les hérauts d'une mission transcendante d'institutions et d'organismes humains, très humaines, trop humaines se sont attaqués à la Grande-Bretagne et son système politique et social. La Terreur et les Jacobins, les Tsars et les panslavistes, Marx et les Soviets, pangermanistes et nazis ont lancé leur défi à Albion, l'hypocrite — parce que sincèrement attachée aux règles du jeu de toute vie sociale policée. Ces dynamismes, ces actions et ces acteurs, qui se sont succédé ou qui sévissent simultanément, ont sonné l'assaut de la Réaction, en vantant leurs attaches populaires, leur amour du brav' peuple, leur jeunesse et leur force, contre un monde pourri, ploutocratique, égoïste, de gérantes et de profiteurs. Instincts,

passions, l'élan prolétaire, le sentiment racial s'en prennent à un ordre où la tradition, la forme, l'intelligence, la discipline volontaire dominant. Ceux qui croient que l'individu n'est rien et qu'il ne marque qu'en fonction de la communauté où il figure, sans et même contre son gré, ceux qui voient tout dans le sang, dans la race, dans la classe, dans la nation : ces fils de terres ingrates et froides, se jettent, poussés par l'instinct et ses passions, par la jalousie, l'envie et la soif de vengeance, sur les autres, plus favorisés par la Providence, habitant sous un ciel plus clément, à l'Ouest de notre continent ou dans le Midi. Les tribus combattent contre une société raffinée où chaque homme compte par lui-même, et non pas en tant que représentant échangeable de son espèce.

Et la nature des choses, les enseignements et les lois intrinsèques d'un long passé qui les conduit aux mêmes origines de leur civilisation réuniront nécessairement, en fin de compte, pour la défense de l'Occident, les nations qui le composent contre ceux qui ne tendent qu'à le décomposer.

ROGER DE CRAON-POUSSY.

L'Hymne à l'Italie

Si je commence cette page en parlant de moi, c'est que je vais dire ce que j'aime. Et, quand on se met en présence de ce que l'on aime, quand on cherche à s'expliquer pourquoi on l'aime, on en revient toujours, en fin de raisons et par la force des choses, à la cause première qui est affective, personnelle. Il faut relire ici le chapitre sur l'amitié, au livre premier des *Essais*. Montaigne y analyse celle qu'il éprouve pour Etienne de la Boétie : « Si on me presse de dire pourquoi je l'aimais, je sens que cela ne peut s'expliquer qu'en répondant : Parce que c'était lui, parce que c'était moi. »

A cette heure où chacune de nos patries est menacée parce que l'Europe se dissout et entre en fusion, parce que, de nouveau et pour la treizième fois dans son histoire, elle subit la poussée de la barbarie asiatique, nous sentons tous que l'on peut aimer une patrie comme une personne, à la fois comme une mère et un enfant, à la fois de tout notre esprit et de tout notre cœur. Plus encore qu'une personne, car comme l'a dit Verlaine :

*L'amour de la patrie est le premier amour
Après l'amour de Dieu...*

il n'est que le reflet de l'amour divin sur une terre et sur des hommes. La doctrine catholique nous l'enseigne : comme à Dieu et comme à la famille, entre la famille et Dieu, nous devons à la patrie un culte de piété que nous ne devons point à l'humanité. Nous le lui devons parce que, si Dieu nous a sortis du néant et nous a donné l'être, la patrie nous a donné la forme de cet être, et que, si nos parents nous ont conçus, nous ont transmis un nom, une généalogie, la patrie, elle, nous a enracinés dans une terre ; elle nous a intégrés dans un vaste ensemble historique et naturel où les vivants font un seul peuple avec les morts, les vivants près des morts, et les morts près de Dieu.

Mais cet amour, cette piété, sans doute avec de moins impérieux devoirs, notre patrie à nous servie la première, nous pouvons les étendre à d'autres patries. Comme lorsqu'il s'agit de la famille, il y a des adoptions. Ce sont des adoptions par l'esprit. Il arrive, en effet, que notre patrie soit ainsi faite que, suffisant à notre

œur, elle ne soit pas en mesure de suffire complètement à notre esprit. C'est quand celui-ci éprouve le besoin d'une civilisation supérieure que son propre pays ne saurait entièrement lui fournir. C'est légitime et parfois nécessaire : il faut évoquer ici l'image des cercles concentriques. Et c'est une des raisons pourquoi il existe une civilisation européenne.

Cependant, ce choix ne doit pas être abandonné au caprice individualiste, ni à la sentimentalité romantique. Il doit être déterminé par un ordre historique et naturel à la fois. Il doit contribuer à renforcer l'amour que nous portons à notre patrie d'origine en renforçant et enrichissant en nous l'humanité qu'elle nous a donnée. Quand la hiérarchie des fins est observée, il n'y a jamais de conflits entre elles, jamais de conflits entre les devoirs que nous impose chacune d'elles. Et c'est ici que nous rencontrons l'humanisme, entendons l'humanisme, non païen, non laïque et rationaliste, mais chrétien.

* * *

Le lieu sacré où je me transporte toujours comme sur un Thabor, lorsque je veux reprendre conscience de ma patrie, la Suisse, et conscience de l'Europe, a nom : le Saint-Gothard. Il me souvient que, durant la dernière guerre dont celle-ci est la suite, on entendait de là-haut, du Piz Lucendro, à la fois le canon de l'Isonzo et celui de Belfort, et celui de Verdun; et il y parvenait encore les appels, les signaux des vaisseaux loin dans la Méditerranée ou dans la mer du Nord.

Alors, j'ai compris ce qu'était la Suisse en Europe : le centre, le cœur de l'Occident, à égale distance avec le Danemark et la Sicile, la plaine russe et la côte atlantique, là où les hommes se rejoignent et où se séparent les eaux, au point de jonction de grandes voies européennes, passages alpins et cours d'eau raccordés. Le Saint-Gothard est le nœud où tiennent ensemble les trois grandes civilisations qui ont fait la civilisation européenne : celle de l'Allemagne, celle de la France, celle de l'Italie. Enfin, le Saint-Gothard est une terre chrétienne, catholique. Les quatre vallées qui s'y rejoignent, ont creusé dans le granit une croix. Préfiguration géologique de notre croix fédérale. Mais la croix fédérale, la croix du drapeau suisse n'est pas autre chose, historiquement, que la croix de l'empire romain devenu chrétien.

Après le Brenner, mais plus « en fil à plomb » que lui, le Saint-Gothard est un passage direct — un seul col à franchir entre le Nord et le Midi. Il en est la synthèse. Ses rochers où ne peuvent plus s'enraciner les arbres, se fleurissent, en la saison, de ces fragiles linnées boréales, évocatrices du Septentrion. Mais, sur ses sommets, le ciel d'Italie resplendit déjà, comme le notait Goethe durant son dernier voyage en Suisse, au mois de septembre 1797. On parle allemand sur le versant nord, italien sur le versant sud. Au col, le vent vous apporte, suivant qu'il souffle du sud ou du nord, l'odeur des châtaigniers ou l'odeur des sapins.

De là-haut, dès ma première jeunesse, j'ai lancé mon salut à l'Italie. C'était au temps où entre 1904 et 1905, je faisais mes incertains débuts avec Ramuz, Adrien Bovy, les deux frères Cingria, et ce poète Henri Spiess qui vient de mourir. Nous avions fondé une revue de jeunes, intitulée *La Voile latine*. Son apparition fut le signal de la renaissance littéraire en Suisse romande. Dans un petit recueil de vers : *Les Lauriers de l'armure*, j'avais lié l'un à l'autre l'Eloge de l'Italie et l'Eloge de la Suisse. Et de l'Italie, je chantais :

*O terre du soleil, qui m'éblouis barbare,
debout sur les frimas, laisse-moi contempler,
dans la plaine où le fleuve en son lit blanc s'égaré,
tes moissons de héros et tes moissons de blé.*

Et de la Suisse, je chantais :

*Suisse! douce patrie allemande et latine
dont les lacs sont d'azur au pied des glaciers blancs...
O Pays dont les monts, qui regardent les plaines,
Sur leur double versant connaissent deux soleils!*

Ce chant alterné, cet hymne, je n'ai jamais cessé de le reprendre depuis. « Puisque c'est elle et puisque c'est moi, » je me risque à citer encore ce passage extrait des *Cités et pays suisses*. De nouveau, je me retrouve au Saint-Gothard : de nouveau, et du même sommet, j'évoque l'Europe et ses nations :

« Mais une autre terre éternelle est plus proche encore. C'est toi, Italie... Terre maternelle, terre de Saturne... Les arts que tu nous as enseignés, ces arts que je retrouve jusque dans les plus rustiques chapelles de nos montagnes, nous ont appris, à nous barbares, que l'homme n'est point né seulement pour labourer la terre et paître les troupeaux. »

Et c'est pourquoi, près de vingt ans plus tard, dans *Conquête du Nord*, j'ai attendu et souhaité le *Triomphe romain* :

*Triomphe romain, tu vas venir sur nos têtes
poser au soleil la couronne des vainqueurs;
nous te préparons un cortège de poètes
pour que chaque langue ait une hymne à ta splendeur.*

Telle ma réponse, écho alpestre, à l'*Italia Mia* de Papini (1).

* * *

La période intermédiaire, que la Providence nous contraint de vivre, entre un monde qui meurt et un monde qui naît, présente deux caractères contradictoires en apparence, mais en apparence seulement : celui de la révolution, celui du retour au passé. Ces deux caractères se reflètent dans la manière dont les esprits se comportent aujourd'hui à l'égard de l'histoire. Les uns la renient et la rejettent comme inutile, comme un obstacle à l'avenir. Pour eux, le passé est mort, il faut enterrer ce « cadavre qui pue » — je cite Baudelaire — et qui empoisonne l'atmosphère; il faut commencer par tout détruire afin de tout reconstruire; il faut recommencer sur la plaine et partir de zéro. Les autres, au contraire, se retournent vers l'histoire pour écouter ses leçons, recueillir ses expériences, mais surtout en dégager les constantes et les lignes de force qui traversent le passé et le portent dans l'avenir. Pour ces esprits, l'histoire n'est point seulement le passé, le passé n'est qu'un fragment de l'histoire, l'histoire elle-même est une force toujours présente dans l'atmosphère de la durée.

Il y a dans ce petit livre qui est un grand œuvre, un chapitre consacré aux « linéaments spirituels de l'Italie ». Papini relève d'abord que l'Italie est la terre du passé, celle des morts, la contrée des tombeaux. Des Romains, et même des Etrusques, jusqu'aux poètes et artistes contemporains, l'idée de la mort fut, pour le génie italien, une idée constante et constamment inspiratrice. Cette pensée de la mort n'est point une obsession malsaine et paralysante pour l'action. Au contraire : c'est en nous apprenant à méditer sur la mort que l'Eglise nous enseigne à mieux vivre. Qu'y a-t-il, en effet, derrière la mort? La résurrection. Comme le montre Papini, cette tradition italienne est l'indice non trompeur d'une jeunesse sans cesse renouvelée, d'une perpétuelle capacité de rénovation. La mort, sublimée, rejoint l'amour et se confond avec lui : *o mors, eris mors tua*. Mais c'est aussi, transposée sur le plan de la politique et de la civilisation, la volonté collective de durer et de continuer. A l'autre extrémité de la ligne de force italienne, s'inscrivent ses expressions : Renais-

(1) Florence, Vallecchi, 1939.

sance, Risorgimento. Elles n'auraient aucun sens s'il n'y avait pas eu, au commencement, l'idée de la mort.

Dans cette idée de la mort, dans cet appel au passé, qu'y a-t-il, en effet, sinon un appel passionné à l'avenir, un effort ardent pour suspendre la vie à l'éternité? Cet appel à l'avenir, il est aussi le cri de la révolution. Mais la révolution est matérialiste. Elle nie l'immortalité. Elle a une horreur instinctive pour tout ce qui dure, pour tout ce qui a une forme, un style. C'est pourquoi elle procède par nivellement et destructions. Elle croit partir de la vie : elle n'aboutit qu'à la mort, quand ceux qui partent de la mort aboutissent à la vie. Son poids l'entraîne toujours au-dessous d'elle-même, jusqu'au fond de l'animalité. Aussi son point de chute est-il et ne peut-il être que la régression, la barbarie. Après s'être longuement incubée dans les esprits, elle s'est répercutée dans les faits à la fin du XVIII^e siècle et à l'ouest de l'Europe. Puis, à travers toute l'Europe et tout le XIX^e siècle, elle s'est lentement déplacée vers l'est où, à la dernière étape, en 1917, elle a rencontré l'Asie. L'Asie barbare, l'Asie nomade, l'Asie des steppes dont la marche à travers l'Europe est inverse, de l'Orient à l'Occident.

Or l'Asie, en ce jour, ramène sur l'Europe la révolution, mais une révolution réduite à l'élémentaire. Mais, pour que se produise une poussée de l'Asie contre l'Europe, il faut que l'Asie, impuissante en soi, ait trouvé en Europe même une complice. Or, cette complice, c'est la révolution : révolution plus Asie égale bolchévisme. Toutes les fois aussi qu'une de ces poussées périodiques, cycliques, s'effectue, c'est que la civilisation européenne est en décadence, c'est que les nations européennes se sont divisées, c'est que s'est affaibli le christianisme. Alors l'Europe se trouve en face du dilemme de Hamlet : être ou ne pas être.

A de tels moments de l'histoire, les nations européennes sont appelées à méditer, elles aussi, sur la mort, sur leurs fins dernières. Condition morale de leur renouvellement. Chacune doit se retourner vers sa vie antérieure, vers son passé. Chacune doit se comprendre dans la totalité de son histoire, se demander d'où elle vient pour savoir où elle va. Chacune, par une réaction vitale, doit se rassembler sur son « meilleur moi », c'est-à-dire sur l'époque où elle a le mieux pris conscience de sa mission, où son devenir a été le plus près de son être, et son idéal de la réalisation. Le regroupement sur les lignes de force, sur les constantes, la reconstruction du *limes* sur les grandes dimensions. Et c'est à ce phénomène que nous assistons aujourd'hui. Nous voyons l'Allemagne remonter à ses origines mythiques et primitives, le Portugal revenir à l'époque des grandes découvertes, l'Espagne à celle de la Reconquête. Je pourrais multiplier les exemples. Mais je ne veux m'arrêter qu'à celui de l'Italie.

* * *

Papini, dans son livre, nous découvre le rythme de l'histoire italienne, à partir du moment où elle commence en réalité : à l'apparition de Rome.

L'Italie part de l'état fragmentaire, de la division intérieure, des invasions et des hégémonies étrangères. Puis, longuement, péniblement, elle réalise son unité péninsulaire. Presque aussitôt, elle se dilate et s'élève jusqu'à l'empire, car sa vocation est de faire, de maintenir, de refaire l'Europe et la civilisation. Tel est le rythme.

Ainsi, après une période très longue de fragmentation primitive, Rome est parvenue à faire l'unité de la péninsule. Après quoi, elle a établi son empire qui est devenu l'Europe. Puis une longue décadence a commencé où l'Italie n'a retrouvé des formes momentanées d'unité que sous des rois barbares ou des dominations étrangères. Ensuite, du V^e siècle jusque dans la seconde

moitié du XIX^e, nouvelle fragmentation en Etats particuliers. Cependant, l'Italie s'était reconstituée dans les esprits, elle avait produit la plus complète et la plus universelle de toutes les civilisations, elle avait déjà exercé par elle un impérialisme de l'esprit et de la beauté sur l'Europe entière, sur tout le globe. Pourquoi s'étonner dès lors qu'elle ait refait si rapidement, à partir de 1870, son unité? Pourquoi s'étonner si, cette unité à peine achevée, l'Italie est entrée si rapidement dans sa seconde phase impériale?

Or, elle y entre juste au moment où la civilisation européenne tombe en décadence, où l'Europe se décompose, où revient sur elle la poussée de la barbarie asiatique. Coïncidence? Non : Providence.

La plus grande erreur que l'on pourrait commettre — je la signale et souligne parce que beaucoup de chrétiens la commettent aujourd'hui — serait de transformer la Providence en un *Deus ex machina* dirigeant les destins humains selon des principes abstraits, intervenant dans les choses humaines à coups de miracles, sans tenir compte de l'ordre naturel. Dieu n'est pas un idéologue, j'allais presque dire un théologien, mais je deviens irrespectueux et je m'arrête. Ce que je voulais dénoncer en passant est la tendance que voici : noyer l'ordre naturel dans l'ordre spirituel, comme si le premier n'était, lui aussi, l'œuvre de Dieu. Lorsque nous avéons, dans la marche de l'histoire, sinon des lois, du moins des constantes et des lignes de force, ce n'est pas choir dans le vieux déterminisme, mais simplement reconnaître l'existence d'un ordre naturel. C'est par des moyens naturels qu'une nation, un peuple est préparé, prédestiné à une mission providentielle. Toute terre est un support. Toute histoire prend son élan d'une terre, suit un rythme qui la ramène toujours à son point de départ.

Ce n'est donc point un hasard si l'Europe est géographiquement prédestinée à produire et à propager sur le monde entier la seule civilisation qui se soit révélée capable d'être universelle. Ce n'est point un hasard si la Méditerranée est devenue le centre de l'histoire générale. Ce n'est point un hasard si la péninsule italique est elle-même le centre, la poutre maîtresse du monde méditerranéen. Ce n'est point un hasard si Rome s'est édifée à l'endroit le mieux situé pour qu'elle devienne peu à peu la capitale de la péninsule. Ce n'est point un hasard si le *Fiat urbs orbis* s'est réalisé, si l'empire romain s'est formé tout autour de la Méditerranée, si il est devenu peu à peu l'Europe. Ce n'est point un hasard si Rome est le siège de Pierre, la capitale de la chrétienté. Ce n'est point un hasard si, plus tard, après une longue décadence et une longue fragmentation, l'Italie est redevenue le foyer élaborateur et propagateur de la civilisation moderne. Ce n'est point un hasard si l'unité italienne s'est reconstituée. Ce n'est point un hasard si un Mussolini est apparu et s'il a replacé l'Italie dans la voie de l'empire. Ce n'est point un hasard enfin si ce grand phénomène historique s'est produit à ce moment précis de l'histoire.

L'histoire nous montre pourquoi et dans quelles circonstances l'empire romain s'est constitué ou reconstitué : lorsque l'Europe s'est révélée trop faible pour supporter, contenir et refouler une puissante poussée asiatique. La première, le monde grec avait été assez fort pour la supporter, la contenir, la refouler, prendre même en Asie la première grande contre-offensive européenne : les guerres médiques, l'empire d'Alexandre. Mais, quand ce monde grec fut devenu trop faible, quand il fut lui-même pénétré, décomposé par l'asiatisme, Rome apparut et refit l'empire. Lorsque cet empire, à son tour, s'affaiblit et se décomposa lentement, l'Eglise, de Rome encore, fit la chrétienté. Et, deux fois de suite, elle reconstitua l'empire d'Occident, c'est-à-dire l'empire romain. Ce fut lorsque, deux fois de suite, la civilisation européenne, encore jeune et fragile, fut menacée d'être détruite

par l'Asie des steppes ou l'Asie des déserts. Pourquoi le rythme serait-il interrompu? Rome n'a rien perdu de sa double force politique et religieuse. Politiquement, religieusement, Rome est aujourd'hui beaucoup plus forte qu'elle ne l'était aux temps d'Othon le Grand ou de Charlemagne, pour ne point parler du V^e siècle.

Le livre de Papini m'a pris. Mais, précisément parce qu'il m'a pris, j'ai tenu, pour ne pas être victime de ses prestiges, à reprendre la géographie et l'histoire et à faire la preuve par neuf, comme on dit : tout Suisse ne commence-t-il point par se méfier? J'ai constaté que la manière dont Papini survole l'histoire, l'Europe contemporaine, la révolution moderne et la mission de l'Italie, est identique à la mienne et que, sur les grandes dimensions tout au moins, je puis faire mienne sa conclusion.

Autant que l'on peut conclure en histoire. Autant que l'on peut conclure aujourd'hui. La Providence ménage la liberté des nations comme la liberté des personnes, car les nations sont, par analogie de nature, elles aussi, des personnes. Elle les invite, elle les prépare, elle ne les force jamais. Toute nation peut manquer son destin. C'est pourquoi ne parlons pas de conclusion : parlons d'espoir. Mais, si une nation demeure fidèle à sa terre et à ses morts; si elle est capable de prendre ses pénales, ses constantes, et de les transporter dans les temps nouveaux comme dans une cité conquise; si elle est capable de se remettre sur les grandes lignes de force, c'est-à-dire dans la direction de Dieu, elle ne manquera pas son heure. La mission de l'Italie, aujourd'hui, n'est pas seulement nationale, mais européenne, elle n'est pas seulement italienne, mais universelle, elle n'est pas seulement impériale, mais chrétienne. La mission d'une mère : à la *magna parens* de Virgile répond la *madre* de Papini.

GONZAGUE DE REYNOLD.

Professeur à l'Université de Fribourg.
Membre suisse de la Commission de Coopération
intellectuelle de la Société des Nations.

Le dernier roman de Duhamel

L'avouerai-je? C'est avec un peu de lassitude que j'ai ouvert le huitième volume de « la Chronique des Pasquier », *Le Combat contre les ombres* (1), que vient de publier M. Georges Duhamel. Les petites aventures de cette famille me paraissaient des histoires d'un autre monde auxquelles il serait difficile et peut-être indécemment de trouver de l'intérêt aujourd'hui. Mais je me suis très vite aperçu que cet autre monde est encore tout proche du nôtre; il a traversé les mêmes épreuves que nous, il a connu les mêmes angoisses, et les problèmes qui se posaient pour lui, les différends de la politique et de l'esprit, les oppositions d'une certaine science et de la foi, la guerre de 1914 alors imminente, comment perdre de vue qu'ils continuent de se poser?

Je dis que je m'en suis très vite rendu compte, mais ce n'est pas tout à fait exact. Pour être franc, ce n'est qu'à la longue que les rapprochements entre les deux époques et l'actualité du livre me sont apparus. Ce qui a été tout de suite ressenti, ce qui a soutenu la lecture en dépit du peu de curiosité qu'on y apportait, c'est l'enchantement d'un style auquel le roman contemporain semble devenu indifférent. N'a-t-on pas prétendu qu'il

y avait, pour le romancier soucieux de produire la crédibilité, tout profit à user de la langue la plus neutre possible et conforme à celle qui se parle communément ou qui s'écrit dans les gazettes? Ce n'est pas l'avis de Georges Duhamel. « La musique d'un style, a-t-il dit dans sa *Défense des lettres* est, à mon sens, une condition essentielle de son empire sur les âmes. Un bon romancier est d'abord un homme qui connaît certains secrets de la vie. C'est aussi un homme qui, pour dire ce qu'il sait, produit naturellement une musique verbale qui est son signe et la marque secrète de son génie. »

Cette marque secrète de son génie est sensible dès les premières lignes d'un ouvrage de Duhamel. La musique verbale et le mouvement, — « un récit peut vivre sans intrigue, il ne peut vivre sans mouvements », lit-on dans les *Remarques sur les mémoires imaginaires*, — ce sont là des moyens infaillibles pour emporter le lecteur et, à la lettre, le ravir, quelle que puisse être souvent la modestie ou l'apparente banalité des histoires qu'on lui raconte.

L'intrigue du *Combat contre les ombres* est mince. Elle se noue autour du personnage de Laurent Pasquier, le jeune savant, qui se voit imposer par le directeur de l'Institut de biologie auquel il est attaché, un garçon de laboratoire dont l'incapacité n'a d'égale que l'outrecuidance, mais qui est fort d'un patronage politique. Laurent essaie de se défaire de ce médiocre. Comme il n'y parvient pas, il recourt à un journal pour exprimer sa protestation et, bien que celle-ci soit formulée dans les termes à la fois les plus corrects et les plus généraux, l'affaire tourne si mal que Laurent est bientôt représenté comme un homme de parti, ce qui éloigne de lui plusieurs de ceux qui avaient commencé par l'approuver. Finalement il doit abandonner l'Institut. Le savant désintéressé a été vaincu par les puissances obscures, par les *ombres*. Il n'a pas le temps de se demander ce qu'il va devenir, car tandis que s'achève le récit, la mobilisation générale vient d'être décrétée. Nous sommes aux derniers jours du mois de juillet de 1914.

On devine aisément quelle résonance peut prendre sous la plume et par l'effet de l'imagination d'un Duhamel un si commun fait-divers. Mais cette résonance est, si l'on peut dire, sourde, et pour être surprise, il faut, de la part du lecteur, quelque attention.

C'est que Duhamel ne commente pas les incidents qu'il relate. Le roman s'offre à nous comme la vie même, ou du moins fait-il semblant de se présenter ainsi. L'auteur n'énonce point de thèse, non plus que les idées qu'il a derrière la tête. La moralité de sa fable, c'est à nous de la dégager, si cela nous plaît et comme il nous plaît. Le mouvement du récit y gagne sans doute et, avec le mouvement, la chance de quelques controverses plus ou moins passionnées entre les lecteurs. Ainsi les adversaires du régime des partis y verront-ils le signe des abus qu'ils se complaisent à souligner, quand d'autres se borneront à trouver Laurent Pasquier un peu trop difficile et non pas encore frotté aux rugueuses, mais inévitables réalités de la vie sociale. Duhamel prend du reste soin, dirait-on, d'encourager lui-même les interprétations contradictoires quand il rapporte les déceptions qu'inspirent à son héros les mœurs de la presse. L'article de Laurent Pasquier était fort sage. Le rédacteur en chef qui l'a reçu, lui a donné, de sa propre autorité, un titre éclatant, voire irritant, et il a intercalé dans le texte des sous-titres non moins tapageurs. Ces procédés forains ont l'air, ainsi relatés, de condamner la presse moderne, son indiscrétion, son manque de pudeur; mais par ailleurs ces méthodes sont présentées comme un moyen inévitable d'agir sur l'esprit public, lequel réclame, du fait de son infirmité, la simplification et le grossissement. Ce sont de fâcheuses exigences, mais inéluctables, et il faut bien dès lors s'y résigner.

(1) Un volume, aux éditions du *Mercur de France*.

A des traits de cette sorte, à cette façon simple d'insinuer le pour après avoir fait valoir le contre, se reconnaît la probité d'un écrivain. Le moraliste des *Scènes de la vie future* s'efface devant le romancier qui tend à reproduire la vie plus qu'à la juger. Le roman à idées n'est pas du tout le genre de Duhamel. Naturellement il ne nous est pas interdit d'essayer de surprendre son dessein secret, à chercher où il en est lui-même dans sa conception de l'homme, à deviner vers quelle position spirituelle il s'oriente. Déjà dans *Cécile parmi nous*, le précédent volume de la série des Pasquier, nous avons découvert une grave et peut-être décisive évolution de son esprit. On se souvient que Cécile Pasquier, l'artiste, la musicienne, déçue par l'expérience du mariage, affreusement déchirée par la mort de son jeune fils, demande à la religion de la consoler. Et sans doute sa religion était-elle vague, encore très libre, mais enfin elle se réfugiait dans la paix des églises et n'hésitait pas à consulter le prêtre. En fermant ce livre qui est certes le plus émouvant de la série, nous nous rappelons le mot fameux de Gustave Flaubert : « Emma Bovary, c'est moi », et nous nous demandions si Cécile Pasquier, ce ne serait pas un peu aussi Georges Duhamel. Le *Combat contre les ombres* nous amène à reposer la question. Car ce qui apparaît de-ci de-là, mais quand même assez clairement, nous semble-t-il, dans ce nouveau récit, c'est l'intérêt que Duhamel prend de plus en plus pour le sentiment religieux. Il faut dire le sentiment religieux et non pas la religion. Car Cécile continue d'être une mystique qui s'élève vers les régions surnaturelles, sans qu'il lui faille recourir pour cela aux dogmes, aux formules consacrées et aux rites que nous proposent les religions. Elle dit à son frère le mot de tous ceux qui ont éprouvé la mystérieuse, mais pour eux incontestable réalité de la divine présence : « Tu sais que je ne suis pas seule. » Est-elle sur le chemin de l'adhésion dogmatique ou seulement dans l'atmosphère de cette *Possession du monde* où M. Duhamel exprimait, il y a vingt ans, sa philosophie sentimentale? Ce qui nous inspire cette question, c'est qu'un autre personnage du *Combat*, la touchante Jacqueline Bellec dont Laurent est épris et qu'il se promet d'épouser, a dit elle aussi, en lui avouant son ambition de se consacrer à une grande œuvre, à une entreprise qui demande la vie entière et le sacrifice même de la vie : « Je n'ai pas de religion. Je ne sais même rien des religions. Mais comment vous expliquer? Je ne suis jamais seule. C'est tout ce que je sais. »

M. Duhamel veut-il signifier que Dieu se révèle obscurément par une ineffable paix, par un ruissellement intérieur de sa plénitude, aux âmes de bonne volonté, dès qu'elles sont prêtes aux totales abnégations? Se dispose-t-il à reconnaître que les illuminations sont les habituelles récompenses de tant de générosité? En tout cas Laurent Pasquier est inquiet dans sa foi de savant par ces soudaines révélations d'un monde que les recherches du laboratoire ne peuvent pas atteindre et son inquiétude le pousse à tourmenter sa sœur : « Je vais peut-être dire une sottise. N'importe! Réponds-moi, Cécile : si Dieu est tout-puissant, pourquoi n'a-t-il pas depuis longtemps, depuis toujours, remporté un triomphe total? »

Alors, Cécile, d'une voix irritée :

« Dieu est comme nous tous : il vit, il souffre et il espère. Et maintenant, tais-toi. Tais-toi. »

Est-ce que je m'abuse, mais ne trouve-t-on pas dans cette audacieuse réplique la liberté de certaines âmes très rares qui, s'évadant de nos formules, sentent des choses qui nous échappent?

On voit dans quel sens va l'évolution de M. Duhamel. Laurent sans doute, le biologiste, le scientifique, c'est bien encore lui; mais Cécile, nous n'en démordons pas, ce doit être lui davantage.

Nous voici loin de notre incuriosité première. Doucement, en nous touchant seulement le bout des doigts, le romancier nous a conduit aux altitudes. Et après nous y avoir conduit, il n'a pas insisté pour que nous nous laissions éblouir par la majesté du spectacle. Au contraire, plutôt. D'un regard amusé, d'un geste habile à souligner la drôlerie des êtres que l'absolu ne tourmente pas, il nous désigne le père Pasquier qui n'a pas renoncé à ses déconcertantes fantaisies et le frère Joseph qui fait toujours âprement sa fortune. Ainsi va la vie, avec ses grandeurs, ses petitesesses et ses ténèbres. Ainsi doit aller le récit de la vie, pense Georges Duhamel. Et, bien sûr, il y a d'autres formules romanesques. Mais que celle-ci est élégante et, sous son air innocent, favorable à la réflexion!

JEAN VALSCHAERTS.

La Fortune

peut frapper à toutes les portes

Pour être prêt

lorsqu'elle passera chez vous

Ayez toujours un billet

de la

LOTÉRIE COLONIALE

TIRAGE

de la 3^{me} tranche 1940

Samedi 23 mars

Maison SAINTE-ANNE

Clinique chirurgicale - Maternité

dirigée par les Sœurs du Très Saint-Sauveur

14, place de la Vaillance - ANDERLECHT

Téléphones 21.35.19—21.45.90.

Salles communes et Chambres particulières



S. A. FILATURES et TISSAGES
GOOSSENS Frères

ZELE (Belgique)

Téléphones : Zele 22-24 et 193 Télégr. : Goossens-Zele

SACS, TOILES D'EMBALLAGE, bâches, tissus filtrants

SACS neufs pour tous usages

PAPER-LINED BAGS

Spécialité de SACS pour SCORIES, CIMENTS, etc.



QUAND IL GÈLE

et surtout quand il pleut, notre climat exige des vêtements chauds. La chaleur de la laine est la plus saine.

GANTS, ÉCHARPES, CHANDAILS

résisteront à l'usage, si tricotés en

LAINES VESDRE

Tél. Charleroi 183.60

Fabrique de
PARAPLUIES
en tous genres

PÉBREL Frères S. P. R. L.

11, rue Puissant - CHARLEROI **PARASOLS**

DE JARDINS

VENTE EXCLUSIVE EN GROS

Filature de Laine Cardée

Hauzeur-Gerard Fils

VERVIERS

Tous fils cardés pour draperie, nouveautés, flanelles et sous-vêtements, en pure laine et en mélange laine et coton
Fils fantaisies pour la robe

La Textile de Pepinster

Soc. Anon.

PEPINSTER (près Verviers)

Téléphone Verviers
602.39 — 602.41

Adresse télégraphique :
Textile-Pepinster.

Filature de Laine peignée

Fils pour tissage et bonneterie, simples et retors, moulinés et jaspés. Fils gazés.

Filature de Laine cardée

Fils écrus et teints, simples et retors pour tissage et bonneterie. Fil normal pour sous-vêtements. Bourrettes de soie. Fils fantaisies. Qualités pure laine, laine et coton, laine et soie.

Manufacture de Tissus et Étoffes de Laine

Tissus unis et fantaisies — Hautes nouveautés en peigné et cardé — Serges — Beaver — Draps de cérémonie — Velours de laine — Flanelle — Genre tropicaux — Draps d'administration — Draps militaires — Draps pour ecclésiastiques — Loden — Gabardines

SOCIÉTÉ ANONYME

IWAN SIMONIS

VERVIERS

Maison fondée en 1680



Laines

Fils de Laine

Draps et Etoffes de Laine

Laines pour tricoter à la main

DRAPS DE BILLARD

LOUIS STRUYVEN

TISSUS FILTRANTS

Cordes & Ficelles

SACS

Téléphone 1

TIRLEMONT

Mercurie Franco-Belge

15, boulevard Jacques Bertrand — CHAFLÉFOI
TÉLÉPHONE 127.84 C. ch. postaux 156.620

TOUT POUR LE MÉNAGE ET CONGRÉGATIONS RELIGIEUSES
depuis les produits d'entretien jusqu'aux articles de luxe

Vêtements-Bonneterie-Lingerie-Produits d'entretien
Franco dans toute la Belgique

Laine à tricoter

Corderie SMITS-HENIN

Maison fondée
en 1894

Robert Smits-Mortier, successeur
15, rue de la Victoire, Bruxelles-Midi

Téléphone : 37.82.33

la seule maison possédant continuellement en
magasin un choix complet de tous les articles en

Cordages, Ficelles, Fils, Rubans, Sangles, Toiles

pour Entrepreneurs, Tapissiers, Garnisseurs,
Selliers, Relieurs, etc.

Filature Schillings

Société Anonyme — DOLHAIN, près Verviers

Fils Angora en tous genres

Angora 100 % pour tricotage à la main, bonneterie, ouvrages
de dame

Pelotes et Écheveaux—Fils classiques et fantaisie
Fils Angora pour sous-vêtements jusque 2/40 m/m

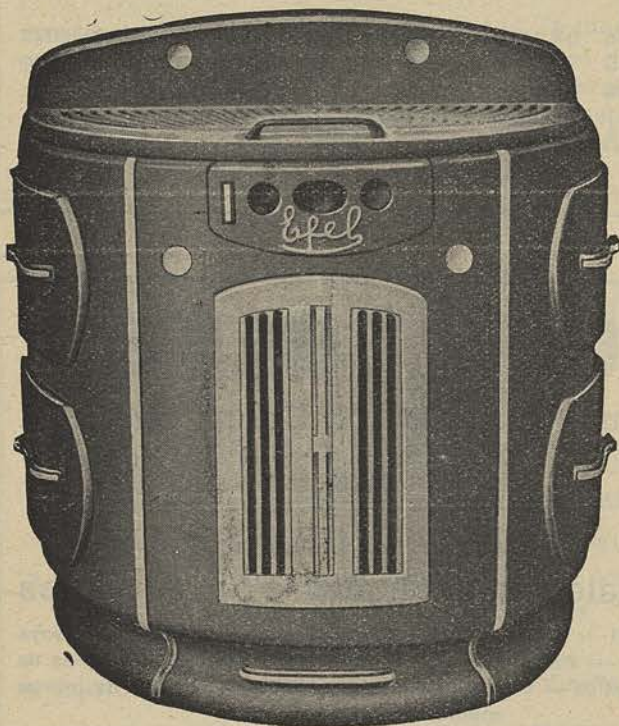
Une réalisation
merveilleuse des

FONDERIES DU LION

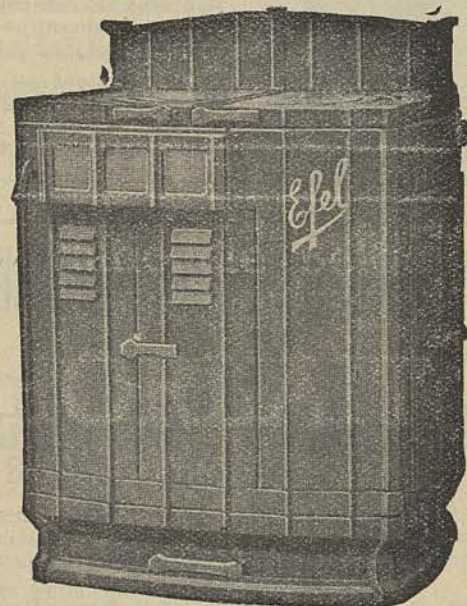
FRASNES-LEZ-COUVIN

Cuisiner — Rôtir — Chauffer avec 30 % d'économie garantie

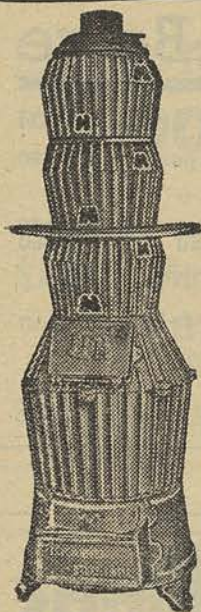
Tous ces poêles peuvent brûler à feu continu



Poêles Parisiens
Poêles Flamands
Poêles Crapauds
Poêles Triangulaires
Cuisinières
Poêles Buffet
Foyers
Dressoirs



Brûlent n'importe quel charbon gras ou maigre



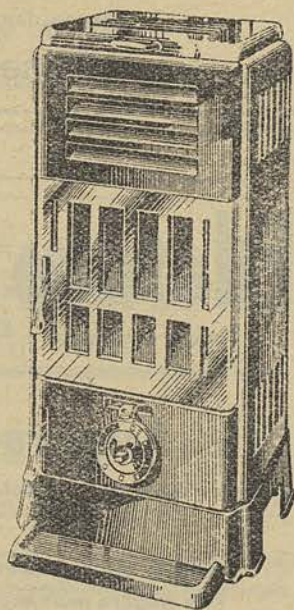
Poêles spécialement conçus pour le chauffage rationnel et économique des églises, écoles, salles de réunion, pensionnats, etc.



Les poêles GRANUM brûlent les petites anthracites de 10/20 avec le maximum de rendement.



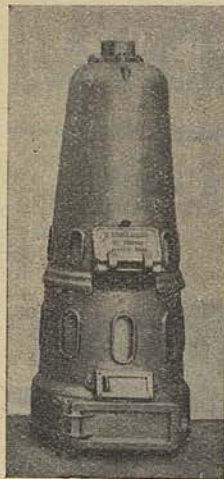
Poêles,
Foyers,
Cuisinières.



Les Fonderies
Bruxelloises, s. a.

HAREN-lez-BRUXELLES

GRANUM 1668



Fonderies et Ateliers de Construction
E. BRIALMONT
ST-TROND

Poêles brevetés BRIALMONT en 4 types. Très grande économie de combustible. Très grande générateurs de chaleur.

Rouleaux de tennis en 6 types. Rouleaux de campagne de tous types à traction chevaline et tracteur.

Fontes spéciales pour moteurs Diesel. Fonte résistant au feu, fonte pour la mécanique en général, au chrome, nickel, acier.

DEMANDEZ MES RÉFÉRENCES

LA CROIX BLANCHE

ANTIDOULEUR
UNE SYNERGIE ANALGESIQUE - FEBRIFUGE - TONIQUE

MAUX DE TÊTE ET DE DENTS - NEURALGIES - DOULEURS PÉRIODIQUES - SURMENAGE - GRIPPE - DOULEURS RHUMATISMALES

L'efficacité toute spéciale de l'antidouleur "LA CROIX BLANCHE", trouve sa source dans la "synergie des composants", c'est-à-dire l'exaltation des propriétés particulières de chacun des ingrédients par leur association mutuelle. Grâce à elle chacun d'eux apporte à l'ensemble son efficacité propre et pleine tout en n'y figurant qu'en dose très réduite d'où toxicité nulle, tolérance parfaite, absence de toute réaction secondaire désagréable. Les calmants exercent souvent un effet dépressif sur le système nerveux et circulatoire, et provoquent de la fatigue ou de la som-

nolence. Cela n'est pas le cas pour l'antidouleur "LA CROIX BLANCHE", qui compte aussi parmi ses ingrédients un élément tonifiant, dont la présence a pour effet d'annihiler l'influence déprimante des éléments calmants de l'ensemble.

L'antidouleur "LA CROIX BLANCHE", a maintenant plus de 35 ans d'existence. Grâce à ses qualités réelles il a su conquérir la confiance des malades et s'imposer dans la majeure partie du monde civilisé. Quiconque en a fait l'essai, continue à en faire sont calmant favori.



C'EST UN PRODUIT BELGE
LABORATOIRES PHARMACEUTIQUES TUPËNS ST NICOLAS-WAES
DANS TOUTES PHARMACIES

SAVONNERIE PARFUMERIE **COXIA**

Société de Personnes à responsabilité limitée.

RUE BEAU-MUR, 53, LIEGE

Téléphone : Liège 277.79 — Chèque postal n° 176.93.

Télégr. : Coxia-Liège. — Reg. comm. Liège : 172.78.

SAVONS DE TOILETTE
SAVONS DE MÉNAGE
SAVONS INDUSTRIELS

Eaux de COLOGNE
EXTRAITS - LOTIONS
POUDRES DE RIZ, etc.

COXIA se recommande tout particulièrement pour son savon en poudre qu'il fournit à de nombreuses institutions religieuses. Spécialité de sticks pour la barbe.

ANALYSES DES DENRÉES ALIMENTAIRES

Georges Larochoymond

Ingénieur-Chimiste

Ex-chimiste du Comité de Ravitaillement Belge de Tournai
Ex-chimiste expert du Tribunal de Commerce de Tournai
Ex-chimiste expert du Tribunal de Commerce d'Anvers

42, rue Théodore Roosevelt, Bruxelles-Cinquanteaire
Téléphone : 33.60.61

Géo COENS

13, rue Chapelle de Grâce, ANVERS

Tél. : 209.58-349. / 9 Télégr. : STEAROIL

HUILES et GRAISSES

animales et végétales comestibles

Oleo Oil — Premier Jus — Oleostéarine — Arachides — Soya
— Coco — Palmiste — Sésame — Hydrogénées — Farines de viande et os — Farines de poissons — Huiles de foie de morue médicinale et vétérinaire.

CÉRAMIQUES de la Lys

Morcke lez Courtrai

Carreaux céramiques de pavements en grès cérame fin
Société Anonyme Naamlooze Vennootschap
Belgique Téléphone Courtrai 629. Belgique
Compte chèque postal : 223.012. — Reg. du Com. : Courtrai 483

Jos. FIERENS

Kloosterstraat, 1 ANTWERPEN

Ruwe koffie
Rijst

Meelwaren
Specerijen

Rechtstreeksche invoer

Cafés crus
Riz

Féculeux
Épices

Importation directe
Meilleures conditions

Cafés crus

WUYTS & INSTALLÉ

IMPORTATION
EXPORTATION
CONSIGNATION

Retraitement des Cafés du Congo

Rue des Aveugles, 20, ANVERS

Téléphone :
378.65 (4 lignes)

Reg. Com. :
Anvers 62

Adresse télégr. :
WINSTALLE

Léon HOUBION

48, rue des Français, ANS

VINS & SPIRITUEUX

Denrées Coloniales en gros

Particulièrement

Cafés Crus et Torréfiés

Torréfaction journalière

Adresse télégraphique : HOUBION-ANS.

Téléphone 605.55

Compte chèques-postaux n° 204.985

Registre du Commerce n° 2820.

LA BLANCHISSERIE NATIONALE

ÉTABLISSEMENT MODÈLE

90, avenue Adolphe Buyl — IXELLES

Téléphone : 48.95.39

Vastes installations pour blanchissage de tous linges
Blanchissage à l'air sur pelouse pour linges de corps
— Département spécial pour linge de famille —
Service journalier pour linges d'Hôtels, Restaurants
— Coiffeurs, Instituts, Pensionnats, etc. —

Albert DE WINTER

38, Longue rue Sainte-Anne — ANVERS

Téléphone : 269.26

Adr. télégr. : Winterbert

Cafés Crus

IMPORTATION
DES PAYS D'ORIGINE

NOTAMMENT

du Brésil, de Haïti, de Java,

du Congo belge, des Indes orientales

VOUS DESIREZ ACHETER DU SIROP!

Demandez échantillons et prix
à l'adresse suivante :

Siroperie MEURENS, à Aubel

3 QUALITÉS } Sirop mélangé, marque POMONA
 } Sirop purs fruits, poires et pommes
 } Gelée de poires (Spécialité)

Téléph. Aubel N° 9

Reg. du Comm. Verviers 12153

Confiturerie Nationale Belge

USINE A VAPEUR

Léon HORLAIT

Braine-le-Comte

Tél. : Braine-le-Comte n° 21 Reg. du Commerce : Mons 1157

Confitures de première qualité et de qualité courante
pour pensionnats et missions

Emballages hermétiques et stérilisés pour pays chauds.

TOUS LES CHARBONS

des meilleures mines belges

ANTHRACITES - COKES - BRIQUETTES

JEAN MEEUS

15, Courte rue des Claires — ANVERS
Tél. 223.05

AGENCE DE CHARBONNAGES

ANTHRACITES

Spécialité pour Chauffage Central

CHARBONS - COKES - BRIQUETTES

TÉLÉPHONE

1236

G. Mayan - Malevé

Namur, 46, rue Henri Lemaitre

CHARBONS DE TOUTES PROVENANCES

COMPTOIR DES CHARBONS

Société de personnes à responsabilité limitée

58, rue de Stembert, 58, VERVIERS

Téléphones : 135.50 - 147.98 - 107.42

Compte Chèq. Postaux : 271486 O. B. C. : 9611 Registre du Commerce : 9704

GROS COKES-BRIQUETTES DÉTAIL

Franco gare par wagon dans toute la Belgique

SOCIÉTÉ ANONYME

Graineterie Hollandaise

Bruei, 95, MALINES — Tél. 126.14 et 121.29

Graines de fleurs

Oignons à fleurs

Graines potagères

Se recommande particulièrement aux Couvents, Pensionnats, Maisons missionnaires

MACHINES A COUDRE

ANKER

Prix avantageux

Meilleure qualité

Nombreuses références de couvents, pensionnats et communautés religieuses. — Prix spéciaux. — Leçons gratuites de couture et de broderie

J. VERHAEGHE 88, rue Saint-Georges
Tél. 136 63 GAND

Collèges, Pensionnats, Couvents, Communautés

Pour assurer votre ravitaillement par des maisons sérieuses
Adressez-vous aux firmes ci-dessous :

LE LYNX, Société Anonyme, à Bruxelles, 1 à 7, rue Adolphe Lavallée.

Maison HANIN-GILLES, S. A. à Marche-en-Famenne, 21, rue Saint-Laurent.

ou à ses filiales à Liège, rue des Franchimontois, 47.

à Dinant, place de Meuse.

à Arlon, rue Zénobe Gramme.

à Bomal-sur-Ourthe.

Maison ACHILLE MOUFFE, S. A., à Châtelet, r. des Brasseurs.

CENTRALE COLONIALE, S. A., à Anvers, 96, r. du Couvent.

VREVEN-BUNTINX, S. A. à Hasselt, boul. des Martyrs.

Visites des délégués sur demande, sans engagement.

Remise à domicile par camions.

Adressez-vous à la firme la plus proche pour faciliter le transport.

VINS des COTEAUX de l'HARRACH

des RR. PP Missionnaires d'Afrique

(Pères Blancs)

Spécialité de vins de messe et de dessert

Dépositaire :

Edw. Moortgat-Meeus

33, rue d'Hanswyck, 33, MALINES

Tél. 881

O. Ghèq 173.03

Maison connue pour ses vins vieux de toute origine



Le

Yachting

61, rue du Pige
Marchienne-
au-Pont

Tél.

147.44 Charl.

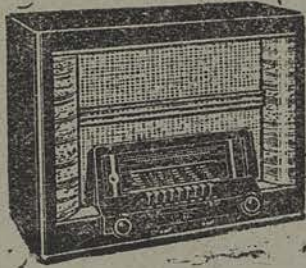
Construction

d'embarcations de course et de plaisance. - Kayak - Canoë -
Voiliers olympiques - Runabout - Cruiser

FABRIQUE DE SKY

PHILIPS

NOUVEAU PROGRAMME 1940



Des ondes courtes extraordinaires

New-York en plein jour
comme votre station régionale

UN RADIO - CLAVIER
SYSTÈME LINODYNE

Simple — Exact — Sûr — Parfait

Une musicalité encore meilleure

JACQUES DRIESSEN

Anolens Etablissements

I. Brixhe-Deblon

Maison fondée en 1860

SPÉCIALITÉS :

GROUPEMENTS RAPIDES sur TILBOURG

GELDROP-HELMOND-EINDHOVEN et toute LA HOLLANDE

VERVIERS
49 à 53, rue Tranchée
Téléph. 156.20 (2 lignes)

ANVERS
16, rue des Récollets
Téléph. 202.23

PRODUITS chimiques purs pour Laboratoires
pharmaceutiques pour Infirmeries

Boîtes de secours pour Entrepreneurs et Industriels. —
Parfumerie — Articles sanitaires — Herboristerie



PHARMACIE du NORD

Pharmacie : M^{me} HOFMANS

RUE MAGHIN, 11
LIÈGE

Téléphones 233.26

L'Ecole Berlitz

n'enseigne que les

LANGUES VIVANTES

mais les enseigne BIEN

Leçons particulières et cours collective

20, Place Sainte-Gudule, Bruxelles

Banque Dubois

Société Anonyme

41, rue de l'Université, 41, à LIÈGE

Maison fondée en 1778

Capital : Frs 25.000.000

Réserves : Frs 9.000.000

Registre du Commerce de Liège : n° 236

Téléphone : N° 129.10 (5 lignes)

Adresse télégraphique :
Banque Dubois, Liège



TOUTES OPÉRATIONS
— DE BANQUE —



NOUVELLE GALERIE
DE COFFRES-FORTS

PHARMACIE

A. De Pannemaeker

Maison fondée en 1878

GAND, rue de Bruges, 28-30, Burgstraat, GENT
Téléphones : 179.54 et 179.14;

Spécialités en gros
Dépôts et Monopoles

Produits chimiques s/cachets. — Tous sérums. — Tous vaccins,
Ampoules à tous médicaments. — Accessoires,

Comptoir de

SPÉCIALITÉS PHARMACEUTIQUES

5/10/1

Raffinerie Tirlemontoise Tirlemont



**Exigez le Sucre
scié-rangé
en boîtes de 1 kilo**

Ch. Le Jeune Limited
SOCIÉTÉ ANONYME

■
TOUTES ASSURANCES
■

Téléphone :
319.70 (4 lignes)

Télégrammes :
Charlejeune

BUREAUX :
17, rue d'Arenberg
ANVERS

La seule occultation rationnelle

ALERTEX

agrée par le Commissariat de la Protection Aérienne Passive



avant tout ordre, prière de visiter notre usine occultée
Rue Puccini, 66, Bruxelles — Tél. 21.50.68